

F

« La femme qui boxe ne peut pas être prise au sérieux. »
Joyce Carol Oates

Fab' Four



Ne désigne pas les Beatles, comme les ignorants auraient tendance à le croire, mais le carré d'as des années 80 : Roberto Duran, Marvin Marvelous Hagler, Thomas Hearns et Ray Sugar Leonard.

Faire-valoir

L'un des rôles les plus difficiles à tenir : il faut être assez modeste pour accepter de le tenir, assez bon technicien pour que cela passe inaperçu aux yeux du public, assez bon comédien pour arrêter les frais sans dommage, tout cela sans tirer la couverture à soi et pour un cachet de figurant.

Fake News

« Les faits n'existent pas. »

Friedrich Nietzsche

« Je me souviens de m'être dit que c'était sans doute au milieu que l'Ohio était le plus profond et de m'être avancé jusqu'au centre du pont [...] Je tendis le bras pour éviter que la médaille ne s'accroche aux poutrelles et la lançai dans l'eau noire de l'Ohio. Je la vis s'engloutir, entraînant derrière elle le ruban rouge, blanc, bleu. » **Muhammad Ali**

En 1960, Cassius Clay remporte la médaille d'or aux Jeux olympiques de Rome. Sa ville natale de Louisville (Kentucky) lui réserve un triomphe à son retour, mais les choses se gâtent très vite. « Un gros type rougeaud affligé d'une grosse panse » fait signe à une serveuse de ne pas lui servir un hamburger et un milk-shake à la vanille. « Ma lune de miel olympique était finie. J'étais bel et bien de retour chez moi, dans mon vieux Kentucky. » Un peu plus tard, « une bande de types à blousons de cuir [...] Insignes nazis sur le dos, drapeaux sudistes sur la poitrine, un genre très à la mode parmi certains Blancs de l'East End » le poursuit en Harley-Davidson pour lui piquer sa médaille. Avec l'aide de son copain, Ronnie King, il se débarrasse de « Frog », le chef, et de « Slim », son lieutenant. Écœuré, Cassius jette sa médaille d'or dont le ruban est souillé du sang de Frog, le leader des Hell's Angels, dans les flots de l'Ohio. Muhammad Ali était né.

Famechon (famille)

À eux tous, les Famechon (Alfred, André, Emile, Johnny, Lucien et Ray) comptabilisent 402 combats et 281 victoires.

Famechon (Ray)

Raymond est né dans le Nord (Sous-le-Bois-Maubeuge) et il trimbale avec lui tous les malheurs du Nord et toutes ses limites. Famille (très) nombreuse, milieu (très) pauvre, frères boxeurs... alors boxeur lui même. Poids mouche, puis coq, puis plume puis léger, et on en reste là puisque Raymond n'est pas très grand (1 mètre 69).

Invaincu en amateur, champion d'Europe en professionnel, deux tentatives pour accéder à l'échelon suprême qui restera toujours hors d'atteinte à celui qui a évité la mine de justesse : défaite face à Willie Pep au Madison Square Garden (un mineur contre un magicien, que voulez-vous qu'il arrivât ?), défaite avant la limite face à Percy Bassett.

Borgne sur le ring, désarmé dans l'existence, propriétaire d'une mercerie en faillite vite fait-bien fait, divorcé, balayeur Gare de Lyon, condamné avec sursis dans une affaire de vol minable (la victime n'était guère plus riche que lui) puis pompiste à Chelles puis laveur de carreaux à l'ORTF.

Vieilli bien avant l'âge où les mineurs sont vieux, mort dans la rue à l'abri des cartons de la Samaritaine, Raymond n'a jamais pu faire croire qu'il s'appelait Ray.

Famille (la grande)

« La grande famille de la boxe, c'est un peu comme la grande famille du sport ou la famille tout court, personne peut se saquer, sauf aux enterrements. »

Louis Simon Dardères

« Joe Bugner ressemble à une statue grecque, mais il bouge moins », Hugh McIlvaney.

« Ali avait à peu près l'importance sociale de Frank Sinatra », Mark Kram.

« Si l'on est charitable, il a perdu 16 rounds sur 15 », Bert Randolph Sugar sur le combat Tex Cobb/Larry Holmes.

« Le grand machin sera bon quand il aura appris à boxer », Jack Sharkey à propos de Primo Camera.

« Il est si laid qu'il doit s'approcher des glaces en douce, sinon elles cavalent », Cassius Clay parlant de Sonny Liston.

« Roberto Duran me fait penser à Charles Manson », Joe Frazier.

« On aurait dit Butterbean avec une perruque et une moustache », Eric Raskin à propos de Yory Boy Campas hors de forme.

« Andrew Lewis est un traître », Don King.

« Don King est un sac de merde », Jeremiah Shabbaz.

« Sur un ring, Ernie Terrell ressemble à rien », Angelo Dundee.

« Godzilla n'était pas vert, il était *peint* en vert », Teddy Atlas après la défaite de Mike Tyson face à Buster Douglas.

« Bob Arum est le pire menteur que je connaisse », José Sulaiman.

« Un menteur diplômé », Ferdie Pacheco, à propos du même.

« L'un des pires personnages de l'hémisphère nord », Cus d'Amato, toujours à propos de Bob Arum.

« Herbert Muhammad, c'est Jabba le Hutt dans *Le Retour du Jedi* », Belinda Ali.

« Des gens disent que Bert Randolph Sugar est dégoûtant, odieux et répugnant, ils ont tort, Bert Randolph Sugar est dégoûtant, odieux et répugnant », Chuck Wepner.

« Gomez a intérêt à se prendre en photo avant le combat, après, il va pas se reconnaître ! » Danny Lopez.

« Ce mec est bidon », Jimmy Cannon à propos de Cassius Clay.

« Arthur Morrison est un des pires enfoirés de sa race que j'aie jamais vu », Jeremiah Shabbaz.

« Un énorme salami », Max Baer à propos de Primo Carnera.

« Ajax était très fort et pas très intelligent... comme Jack Sharkey », Gene Tunney.

« Un pédé », Scoop Malinowski d'après Mike Tyson.

« Une tapette », Mike Tyson selon Mitch Green.

« Cosell s'appelle Cohen, il porte une perruque et il veut nous faire croire qu'il dit la vérité... », Jimmy Cannon.

« Plagiaire notoire, artiste de merde », Bert Randolph Sugar vu par George Kimball.

« Connor McGregor est un crétin », Mike Tyson.

« Mike Tyson est le nouveau Don King », Connor McGregor.

« Si Gerry Cooney était noir, personne saurait qui c'est », Larry Holmes.

« Lennox Lewis est une cloche, un pédé, mes sœurs pourraient lui casser la gueule », Riddick Bowe.

« Dans une autre vie, Nigel Benn serait videur dans une boîte du West End avec trois gosses de trois femmes différentes », Chris Eubank.

« Dire d'Howard Cosell qu'il est journaliste est intellectuellement malhonnête », Bert Randolph Sugar.

« Whitey Bimstein ressemble à un clown sans maquillage », Hal Conrad.

« Norman Stone ? c'est juste un putain de psychopathe ! » George Kimball.

« Regardez la tête de l'homme de Cromagnon et celle de Larry Holmes, c'est la même », Ken Norton.

« J'en voudrais pas comme cordonnier », Tony Pollino parlant du docteur ayant posé des points à Joey Giardello après son combat contre Gene Fullmer.

« Il y a quelques années, on avait “Raging Bull”, Jake LaMotta, maintenant, on a “Raging Bullshit”, Bruce Strauss », Teddy Brenner.

« McNeeley a le cerveau dans la mâchoire », Kevin Mitchell.

« Gene Fullmer, c'est qui ? » Ray Sugar Robinson.

« Larry Merchant n'y connaît rien », Floyd Mayweather Jr.

« J'ai vu Foreman boxer contre son ombre, c'est l'ombre qui a gagné », Muhammad Ali.

« Ce fils de pute (Anthony Joshua) pue la chatte ! » Deontay Wilder.

« On peut acheter Lou Tress pour un espresso », Blinky Palermo.

« Tu seras ma petite pute ! » James Toney à l'intention de Roy Jones Jr.

« Il y a des oiseaux qui savent parler ! » Roy Jones Jr à propos de James Toney.

« Il parle mieux qu'il boxe », Budd Schulberg parlant de Muhammad Ali.

« Pour me battre, il faut des couilles et il en a pas », Julio Cesar Chavez avant son combat contre Pernell Whitaker.

« Moi, j'ai des *cojones* », Julio César Chávez avant son combat contre Oscar De La Hoya.

« Un perroquet », Foreman sur Ali à Kinshasa.

« Un clochard », Foreman sur Ali à Kinshasa.

« Une merde de poule », Mike Jones à propos de Don King.

« J'suis pas bidon comme Roy Jones Jr », James Toney.

« Il pourrait même pas porter mes chaussures », David Reid parlant de Bernard Hopkins.

« Il pourrait même pas porter ma coquille », Larry Holmes parlant de Rocky Marciano.

« Il pourrait même pas porter mon sac », James Toney parlant de Roy Jones Jr.

« Jermain Taylor est un crétin et un ignorant, c'est un imposteur », Bernard Hopkins.

« Bernard Hopkins ne frappe pas », Jermain Taylor.

« Guignol ! » Hopkins à Taylor.

« Fils de pute ! » Taylor à Hopkins.

« Evander n'écoute que ce qu'il veut entendre », Don Turner.

« Holyfield ne boxe que des cloches et il les bat de justesse », Emanuel Steward.

« C'est un hypocrite », Lennox Lewis à propos d'Evander Holyfield.

« Arrogant », Evander Holyfield à propos de Lennox Lewis.

« Un sale gosse », Floyd Mayweather Jr vu par Oscar De La Hoya.

« Cooney ? Un gros manchot », Joe Frazier.

« Billy Fox aurait pas pu battre ma sœur », Jake LaMotta.

« Brian London pourrait pas battre ma sœur », Ingemar Johansson.

« Kangourou ! Pédé ! » Oscar Bonavena sur Ali.

« Un gros sac », Joe Frazier à propos d'Oscar Bonavena.

« Un clown ! », Joe Frazier sur Ali.

« Oncle Tom ! » Ali à Frazier.

« Connard ! » Joe Frazier sur Ali.

« Ignorant ! » Ali à Frazier.

« Une chochette blanche », Al Sharpton à propos d'Ali.

« Un Mime Marceau raté », Pat Putnam, toujours sur Ali.

« Evangelista ne savait pas boxer du tout », Howard Cosell.

« Cosell n'y connaît que dalle », Tex Cobb.

« Arthur Morrison est un des pires enfoirés de sa race que j'aie jamais vu », Jeremiah Shabazz.

« King est capable de vous arracher vos dents en or », Bob Arum.

« Il préfère voler cinquante cents que gagner un dollar », Bob Arum à propos du même.

« Don King est un menteur, un voleur et un salopard », Richie Giachetti.

« C'est pas un homme, c'est un gorille », Frank Butler à propos de Sonny Liston.

« Gorille », Ali sur Frazier.

« Charlatan », Don King à propos de Lennox Lewis.

« Nabot mental », Don King à propos de Frank Maloney.

« Champion de chiotte », Riddick Bowe à propos de Lennox Lewis.

« Mitch Green ? C'est une tapette ! » Stanley Wright.

« Tyson n'est qu'une petite tapette », Mitch Green.

« Rocky Graziano n'a pas de couilles, il est infoutu de se battre », Cus d'Amato.

« Liston, c'est rien », Muhammad Ali.

« Liston, c'est personne », Muhammad Ali.

« Riddick Bowe n'a rencontré que des chauffeurs de bus et des éboueurs », Mitch Green.

« Mitch Green est dingo ! » Al Braverman.

« Regarder Tommy Jackson boxer c'était un peu comme écouter Roseanne Barr chanter [*The Star Spangled Banner*](#) », Bob McAdam.

« Une vraie cloche », Lew Jenkins à propos de Carmen Basilio.

« Canelo n'est pas un champion, c'est un menteur ! » Gennady Golovkin.

« Golovkin est un hypocrite », Saül Alvarez.

« Billy Joe Saunders se bat comme un poulet sauvage... », Jake Paul.

« Andy Ruiz est un gros plein de merde », Luis Ortiz.

« Merde bodybuildée », Tyson Fury à propos d'Anthony Joshua.

« Je crois que Tyson Fury veut coucher avec Anthony Joshua », Derek Chisora.

« Il parle trop », Roberto Duran à propos de Floyd Mayweather.

« Tyson Fury se prend pour une diva », Tim Bradley.

« C'est une merde ! », Tyson Fury parlant de Deontay Wilder.

Faradji (Brice)

Champion de France, poids welter, 36 combats, 27 victoires, auteur de *Je ne sais toujours pas si j'aime la boxe*, Lattès, 2021.

Farrell (Charles)



« La boxe est un point d'intersection des mathématiques, de la poésie et du bon sens. »

Louis Scutenaire

S'il faut en croire Carlo Rotella, l'auteur des notes de *Hope Springs Eternal** (World Tribe Music, 2005), Charles Farrell est « le genre de gangster qui est, sans contestation possible et une fois pour toutes, un artiste. Un pianiste formidable, ancien manager de boxe, archiviste du chagrin [...] le seul être vivant à ma connaissance à s'être occupé de la carrière de Leon Spinks et avoir joué avec Sonny Rollins et Buddy Guy ».

Charles Farrell a été le manager de cinq champions du monde et il a enregistré trente CD, il s'est occupé, sans succès, de la carrière de Mitch Green et de celle de Leon Spinks (à l'impossible nul n'est tenu !). Il est l'auteur d'un article très controversé : « Pourquoi j'ai truqué des combats » sous-titré : « Parce que c'est la meilleure chose à faire » publié dans *The Bittersweet Science* (The University of Chicago Press, 2017). En 2021, il a publié un recueil de chroniques sur la musique, la boxe, la pègre et la sous-culture : *Lowlife : A Memoir of Jazz, Fight-fixing and the Mob* (Hamilcar Publications).

Charles Farrell est une exception dans le milieu car il n'est ni lyrique ni romantique ni sentimental lorsqu'il écrit sur la boxe : « Qu'on le veuille ou pas, c'est la loi du plus fort qui règne », ou sur les boxeurs : « Tous les boxeurs que je connais finissent sonnés et fauchés, même les champions, je vous parle même pas de ceux qui ne l'ont jamais été » ; il ne l'est pas davantage lorsqu'il juge ceux qui écrivent sur la boxe ou font de l'art avec : « *La brûlure des cordes* et *Every Time I Talk to Liston*** sont les deux plus mauvais livres que j'aie jamais lus. Je vous parle même pas des films de Sylvester Stallone et de leurs bandes-son d'une imbécillité abyssale », il fait une seule exception : *Fat City*. De la même manière, il ne le gêne pas de prendre en compte ce qu'il considère comme une évidence : la boxe aura toujours à voir avec le « crime organisé », même si le crime organisé n'est pas le même aujourd'hui qu'hier, que Al Haymon n'est pas Don King qui n'était pas Blinky Palermo ; que, pour prendre un exemple, les défaites de Sonny Liston face à Muhammad Ali ont été « fabriquées » (*engineered*) par des gens très différents de ceux qui ont « arrangé » (*fixed*) la victoire par K.-O. de Deontay Wilder sur Malik Scott. Dans ces cas-là, le problème peut être que les boxeurs ne sont pas toujours de très bons acteurs à moins qu'ils ne tiennent, par fierté, à rendre la pantomime voyante ou alors qu'ils désirent en finir au plus vite afin que leur humiliation soit de courte durée.

Son expérience comme fan d'abord, comme manager ensuite, lui a fait prendre conscience qu'un combat n'était pas seulement un combat, mais aussi du *business* et que ce qui se passait sur un ring n'était que la partie visible de l'iceberg. Sur le ring, noble ou ignoble, l'affrontement des deux boxeurs est moralement transparent, il met de l'ordre dans le monde... avant et après, c'est

une autre question, on peut le déplorer, mais c'est *comme ça*, c'est la réalité ; Farrell se montre d'ailleurs sévère avec ceux qui désirent la changer en moralisant le milieu : « En général, ils y connaissent que dalle, se font baiser la gueule par ceux qu'ils veulent combattre et finissent par faire plus de mal que de bien. »

Considérant que les combats sont toujours plus ou moins arrangés***, qu'il est quelquefois bon qu'ils le soient pour la santé physique ou financière des boxeurs, il a une certaine indulgence pour les combats *vraiment* arrangés. Ça lui fait une réputation de cynique dont, visiblement, il n'a rien à secouer.

Après avoir fait le tour de la question, Charles Farrell est revenu s'installer devant le clavier de son piano.

* Charles Farrell au piano et Evan Parker au saxophone-soprano improvisent sur un fond constitué par les messages laissés sur le répondeur de Farrell.

** Signé Brian de Vido, Bloomsbury Publishing PLC, 2005.
Tellement tarte que l'on s'étonne qu'il n'ait pas été traduit en français.

*** L'exemple récent le plus grotesque a été le combat Mike Tyson/Peter McNeeley, le *mismatch* financièrement le plus abouti étant celui entre Floyd Mayweather Jr et Connor McGregor.

Fatalitas !

Boxing Record qui collationne à peu près tout ce qui concerne la boxe dresse la liste des boxeurs morts sur le ring sous la rubrique *Boxing Fatalities*. *Fatality*, c'est le « destin », l'« accident », la « fatalité »... une réalité diminuée, un euphémisme.

« Chaque fois qu'il y a un type qui meurt, ce n'est jamais le même. »

Louis Scutenaire

David Acevedo, Robert Adams, Steve Adams, Donald Addenbrooke (17 ans), Daniel Aguilon, Pedro Alcazar (après sa seule défaite en 28 combats, il avait commencé à boxer à 10 ans), John Alcock, Gilbert Alexander, Muhammad Alfaridzi, Young Ali, Jog Alim (après une victoire à l'unanimité), Hamzah Aljhami (premier combat), Billy Allen, Leck Allen, Irving Gray Anderson (à l'entraînement), Arne Andersson, Charles Andette, George Andres, Ponk Andrews, Jairo Anton, Thomas Armstrong, Kid Austin, Adolph Bach, Ki-Suk Bae, Joe Baker, Sonny Banks (des poings de Leotis Martin), Brian Baronet, Sam Baroudi (des poings d'Ezzard Charles), Frank Barr, Carlos Barreto, Hugh Barrie, Felix Barron, Manuel Bastidas, Francisco (Kiko) Bejines, Raphael Belli (son treizième combat ne lui portera pas chance, première défaite), Marius Benezech, John Bergen, Joe Berje, Enrico Bertola, Jake Betz (à l'entraînement), Hugh Bigelow (n'était pas monté sur le ring depuis 21 ans), Ed Bilbey (amateur, 17 ans), Whitlow Birdsall, Jose Blanco, Morris Blaw (48 ans), George Bliss, Ray Bonti (36 combats, 8 victoires), Fred Bowman, Samuel Bradbury, James R. Branch, Private Bridges, William H. Brinkmeyer, Lew Brody, George Brogan, Howard Brooks (amateur, 11 combats), Emmett Brown, Henry Alvin Brown, Irish Bobby Brown, Sailor A. V. Brown, Bob Bryant, Johnny Bryant, Sammy Buchanan, Steven Buress (amateur), Jimmy Burrows, Jackson Bussell, Talmadge Bussey, Felix Bwalya (gagne son dernier combat avant de mourir 11 jours plus tard), Bryan Byrne (17 ans), Dencio Cabanela, Ernest Campbell (après 7 combats dans la même journée), Frankie Campbell (des poings de Max Baer), Harry Campbell, Frank Carbone (à l'entraînement, 18 ans), Frank Carlson, Eddie Cartwright, George Cartwright, Randie Carver (des poings de Kabary Salem, inculpé récemment du meurtre de sa sœur), Frank Cass, Frederick Castor, Enzo Cecchi, Nicholas Cele, Frank Chambers, Yo-Sam Choi (champion du monde poids paille), Bob Clarke, Jeffrey Jerosalem Claro (à l'entraînement, après avoir perdu ses 4 premiers combats et gagné le cinquième, 20 ans), Willie Classen (des poings de William Scypion, il avait perdu ses 2 combats précédents par K.-O.), Benny Cleveland (l'ancien combattant navajo perdra la vie à la suite de son deuxième combat pro), Edward Sloane Clibourne, Bert Coffey (n'avait gagné aucun des 8 combats que compte son palmarès), Raphael Cohen, Pat Collins, Anthony Condie, Jess Conley, Homer Cooms, Billy Cornwell, Arthur Cote, Afrizal Cotto, George Cox, Delphos C. Crall (crise cardiaque pendant un combat arrangé), Curtis Crane, Greatest Crawford, Andy Crawley, Patsy Cronin, Frank Crossland (15 ans), Leatherface Crouch, Johnny Crowe, James Curran (18 ans), Moses Curtis, Maxim Dadashev dit Mad Max, Christian Daglio (49 ans), Mickey Darmon, Jackie Darthard (18 ans), Daniel Davidson, Edward Davies, Albert Day, Patrick Day, Giel de Brons, Neal Deaton (19 ans), Jimmy Delaney, George Denlea, Cleveland Denny, Gerardo Derbez (Dracula), Victor J. DeWees, Johnny Dezinski, Kid Dinamita, John Dion, Sammy DiSalvo, Tally Disoloane, William Doran, Tom Dovey, Alec Dovin, Jimmy Doyle (des

poings de Ray Sugar Robinson), Preston Drew, Louis Drolet, W. Dudley Drummond, Billy Dunning, Johnny Durkin, Seth Edmiston (après avoir infligé 11 knock-down en 4 reprises à son adversaire), Willie Eley, Sylvester Elgin, Jimmy Elliott, Charles Ellis, William Elton, Jupp Elze, John Emhoff, William W. England, Carl J. Ensen, Young Epstein, Robert Erskine (à l'entraînement, il avait 47 ans), Elinio Esguerra, Jorge Daniel Espindola, Roger Espinile (19 ans, pour 240 dollars), John Esses, Dummy Evans, John Facey, Johnny Fagg, Gabriel Fajarnes, Frank Farmer, Henry Farnum, George Feeley, Achille Ferrari, Kid Fisher, Eddie Fitzsimmons, Steve Flanagan, Benjamin Flores, Nicolas Flores, Jim Fogarty, Jack Foltine, Archibald Forman, Charles « Kid » Fortney, Hans Foster, Harrison H. Foster, Frederick Fowler, J. Francis, Jacinto Francisco, Lem Franklin, Johannes Fransiscus (premier combat), Ernest Free, W. Furness, Simphiwe Galada, Gaston Galfione, Baby Galvan, Jimmy Garcia (des poings de Gabriel Ruelas), Seaman Gaston, Young Gauder, Hade « Tiger » Gaupding, Alex Gdovin (amateur, 20 ans), Leo « Curly » Gerhardt, Charles Gildy, Freddie Gimay, Luke Ginley (17 ans), John Goldberg, Jeferson Luis Goncalo, Domingo Gonzalez, Oscar Gonzalez, Calvin Good, Herman Gowdy (4 combats, 4 défaites), Lenny Grace, Jimmy Grant, John Grant, Patrick Grant, Ray Grassi (pour le titre de champion de France, poids plume), Stewart Gray, Young Charles Greenberg, George Greenberg, Jacob Greenwalt (amateur), Thomas Gregson (35 ans), Walter Gretchell (amateur, 18 ans), Conn Griffin, Frank Griffin (36 ans), John Grimes, John Gross, Aquilino Guarido (7 premiers combats, 7 défaites dont 6 par K.-O., huitième combat, match nul pour le titre espagnol des super-plume, neuvième et dernier, match nul), Enrique Guerrero, Swede Gustafson, Peter George Hage, Tim Hague (instituteur, MMA), Michael Haley, John Hall, Thomas Hanley, Dell Hardy, H. A. Harnett, Elmer Harris (17 ans, à l'entraînement), Sammy Harris (19 ans), Kenichi Hashimoto (16 ans), William B. Hayes Jr., Johnny Heflin, Frank Heifling, Gunner Hennesey (amateur), Rey Hernandez, Joe Hershey, Alfonso Hewitt, Dewey Hewitt, Cho Hi, Henry Hill, Frank Hilson, Nat Hines, Lance Hobson, Jack Holland, John Holland, Ed Holley, Charley Holman, Louis Hood, George Hopkins, Oliver Horne (universitaire), Tom Hornketh, Bill Huddle, Speedy Hudspeth, Tiger Huff, Bud Hughes (17 ans), Kid Hyland, Walt Ingram (des poings de José Becerra), Yoshihiro Irei (étudiant), Albert Isles, Victor Jacobson, Angelo Jacopucci (des poings d'Alan Minter, après 5 mois de coma), Edward Jeffcott, Jeffrey Claro (après sa seule victoire contre un adversaire qui avait perdu tous les siens, 20 ans), Stan Jenkin, Jose « Vitaminas » Jimenez (5 combats, 5 victoires dont 4 avant la limite), Sakai Jockygym (19 ans), Clarence « Rosy » Johnson, Leavander Johnson (en perdant son titre de champion du monde), Lee Johnson (38 ans), Stephan Johnson, Alfred Johnston, Jackie Jones, Obie Jones, Walter Jones, Poppy Joseph, John Eman Juarez, Bill Kardinski (amateur), Fadly Kasim (deuxième combat), James Keay, George Kelly, Archie Kemp (pour le titre de champion d'Australie poids léger), Bongguk Kendy, Deeden Kengkarun, Leon Kennedy (*sparring-partner* de Joe Louis), Joe Ketchel, Young Ketchell, Battling Key, Nottingham Kid, Freeman King (face à Aman Peck qu'il rencontrait pour la troisième fois : 1 victoire, 1 nul... 1 défaite !), Willis Kingley, George Kirkland, Aro Kitoki (5 combats, 5 défaites dont 3 par K.-O.), Ernie Knox (pesé à 178 livres, il en pesait 153 à sa mort quelques jours plus tard), Michael Kuhn, Young Labadie, Nelson Land (amateur), Tommy Lavelle, Alejandro Lavorante (après 19 mois de coma), John Leach, Francisco Leal, Dong-Chun Lee, Federico Lefrancois, John Levandowski, Billy Lewis, Billy Light (après avoir rencontré Sammy Ciminelli pour la quatrième fois, 2 victoires, 1 match nul et, enfin, 1 défaite), Allan Littlewood, Murray Livingstone, Geyci Lorenzo (qui livrait son deuxième combat en 3 jours), Ernest Loschke (à l'entraînement), Ernest Lough, William Luke, Max Lundy, W. W. Luper (amateur, à l'entraînement), William Lynch, James Lyons (à l'entraînement), Leo Mahan, Frankie Mahon, Anele Makhwelo (pour le titre de champion d'Afrique du Sud, poids mouche), Karlo Maquinto (après avoir fait match nul), Tony Marino (entraîné par Ray Arcel), Bill Marks (premier combat), Antonio Marquez (35 ans), Johnny Marquez, Jose Soldado Marroquin, Reuben Marsden, Jack Martin (amateur), Dave Mason, John A. Mason, Akbar Maulana (2 combats, 2 défaites par K.-O.), Bert McCarthy, Bob McCarthy, Charles « Bull » McCarthy, Eugene McCarthy, Harry McCarthy, Tommy McCarthy, Luther McCarty, Charles McCoy (amateur), Freddie McCue (exhibition), Jack McDonald, Stephen McDonald, Joe McFarland, Young Terry McGovern, Jack McGowan, Thomas McGregor (16 ans), Jack McKenzie, Phil Meagher (18 ans, jamais boxé en amateur, deuxième combat pro, deuxième défaite), Ambrose « Joe » Melanson, Pete Melia, George Mendies, Hector Merino (19 ans), Carlos Meza (« Le Matador »), Bob Miller (champion d'Irlande, poids léger), Dick Miller (2 combats), Casey Millsaps (amateur), Charlie Mohr (étudiant), Francisco Moncivais (deuxième combat), John Montantes, Santiago Monzon, Davey Moore (champion du monde poids plume), Jacob Morake (seul vainqueur de Brian Mitchell, mort à la suite de leur quatrième rencontre), Adolfo Morales, Chucho Morales (2 combats, 2 défaites), Bernardino Moreno, Mike Morris, Antonius Moses, Eddie Mozart, Samora Msophi, Roy Mudd (19 ans), Grover Muldoon (entraînement), Anis Dwi Mulya, Richard Munson, Alex Murphy, Arthur Murray, James Murray, C. Murser, Phindile Mwelase (après 2 semaines de coma, 31 ans, 6 combats, 5 défaites, 1 nul), Joseph Myers, Marco Nazareth, Alexander Nedzinski (19 ans), Rocco Negri, Eddie Neil (à l'entraînement), Battling Nelson, Jack Newton, Herbert Nkabiti, Ntsikelelo Nonyalasa, Tom Noonan (2 combats), Michael Norgrove (5 combats, 5 victoires, menait le sixième avant que l'arbitre, inquiet de son comportement, l'arrête alors qu'il dominait le combat), Charles Northeast, Ron Norton, Lee O'Boyle, Terry O'Mallary, Buck O'Neill, Charles O'Regan, Felix Ocegueda (à l'issue de son deuxième combat), Ivan Odincov (étudiant en médecine), Edward C. Ott, Johnny Owen, Tommy Pacheco, Ernest Padmore, Johnny Page, Willie Pal, Johnny Paladin (après un combat destiné à lever des fonds pour la famille de Bill Kardinski, un amateur récemment mort sur le ring), Benny « Kid » Paret (l'un des plus célèbres), Bren Parkinson, John J. Parmentier, Kevin Payne (après avoir gagné son dernier combat), Johnny Pearce, James Peckham (en s'entraînant avec son frère, 17 ans), Tom Pendergast, Isidro « Gino » Perez, Bob Perry, Cameron Perry (18 ans), Tommy Perry, Tommy Pikes, Mick Pinkney (3 combats, 2 victoires, 1 défaite, la dernière), Bill Podraza, Eppie Pohl (amateur, après 24 ans de coma), Ahmad Popal (3 combats, 3 défaites), Nick Pozega, Roland

Prairie (après avoir été déclaré vainqueur), Honore Pratesi, Harry Price, Bob Priddy, Walter Radke, Jean-Baptiste Rampignon, Karl Rayle, Brandon Reeves (à l'entraînement), Ulric Regis (des poings de Joe Bugner), Harold Reid, August Reiniger, Jan Remie, Patrick Reynolds, Jose Regores, Joe Riley, Michael Riley, Con Riordan (après s'être entraîné avec Bob Fitzsimmons), Sergio Rivera, Albuquerque Joe Rivers (de son vrai nom Perfecto Romero, 1 combat, K.-O., mort), Laverne Roach, Willis Robinson, Jimmy Roche, Oliver Roche, Benjamin Rodriguez, Francisco Rodriguez, Edward Rogers, Dirk Romme, Bradley Rone (qui avait perdu les 26 précédents et perdra le dernier le lendemain du décès de sa mère), Chick « Kid » Rose, Fred Ross, Joe Rostettler, Juan Rubio Melero, La Tripa Ruiz, Ad Russell (premier combat), Wilber Russell (amateur), Harold Ryle (17 ans), Tubagus Sakti (17 ans), Dipo Saloko, Private Sampson, Clemente Sanchez, Martin Sanchez, Battling Sanders (Bob York), Ed Sanders (médaille d'or aux JO d'Helsinki, vainqueur d'Ingemar Johansson, neuvième combat pro), Leonard Sanducci, Edward T. Sanford (amateur), Juan Santandreu, Hugo Alfredo « Dynamite » Santillan (23 ans), Stanley Sargent (20 ans), Tony Scarpati, Ernie Schaaf (des poings de Primo Carnera), Beethaeven Scotland, Pap Scroggins, Ernest Scudder, Edward Joseph Scully, Cloyce Seagram, Godfrey Sekabira (à l'entraînement), Walter Selph, Athula Bandara Senaviratne, Clever Sencio, Mickey (Patsy Flannigan) Shannon, Mickey Shannon, Sailor Sharkey, Andre Shelaeff (la veille de ses 19 ans), Timothy Shepperson, John Shippe, Johnny Shull, Alberto Silva, Roman Simakov (des poings de Sergey Kovalev), John Simmer, Nat Simon, Harry Simone, Mula Sinaga (amateur), Lito Sisorio, Gunboat Skee, Tom Skikovich, Matthew Smallboy (2 combats, 19 ans), Brayd Smith, Frank Smith, George Smith, James Smith, Newton Smith (des poings de Sam Baroudi qui trouvera la mort sous ceux d'Ezzard Charles), Ralph Smith, Tiger Smith, Paco Sotelo, Sergio Ariel Soto (à l'entraînement), Boris Stanchov (amateur bulgare boxant en professionnel sous une fausse identité, s'écroule, sans avoir été touché, au premier round de son dernier combat, crise cardiaque), J. W. Stansbury, Joe Starks, Milton Sternfield (étudiant), Willie Stevenson, Dick Stockdale, Bradley Stone, Will Stowe, James Stranges (amateur), Akira Taiga (pour le titre de champion du Japon super-mouche), KO Tampa, Seiji Tanaka (première défense de son titre de champion du Japon, super-mouche), Roberto Tardillo, Henry Taylor, Jimmy Taylor, Harry Tenny, Gilbert Terhou, Sam Terrin (sous les yeux de sa femme, son frère Jess s'était suicidé et sa mère décédée quelques jours auparavant, 16 ans), Earl Terry (combat amical), Pedro Terry, George Tetzle (2 combats), David Thio, Andy Thomas, Isaac Thomas (41 ans, à l'entraînement), Ralph Thomas, Bashiru Thompson, Billy « Philadelphia » Thompson, Thomas Thorpe (19 ans), Danny Timmins, Private A. Tindall, Dominick Tippero, Tzvetan Todorov, Bobby Tomasello Junior, Leon Truffier, Masatate Tsuji, Joe Tully (19 ans), Bob Turney, Frank Turrano, Gale Ulrich (amateur), Emiliano Valdez, John Vandebeck (à l'entraînement), Charles Varney (à l'entraînement, 18 ans), Bert Veale, Rico Velazquez, David Ellis Venegas, Angelo Venizona, Dixon Walker (Universitaire), Harry Walton, Robert Wangila, Mike Ward, Booker T Washington, Curly Watson (176 combats), Ralph Weiser, Harvey (Twin) Weiss (son frère jumeau, Moe, continuera de boxer et mourra à 80 ans), Frank Welch, John Wells, Sonny Boy West, Scott Westgarth (après son dixième combat, victoire), David Whittom, Chuck Wilburn (passé professionnel après 4 combats amateurs, en 18 combats pro, il rencontrera 2 champions du monde), Tiny Williams (2 combats, 2 défaites par K.-O.), Michael « Mickey » Wilson, Scott Wood, Harold Wooding, , Hirokazu Yamaki, Albert Yelle (premier combat), Gerald Yewdall, Charlie Young, John « Bull » Young (sous les poings de Jess Willard), Stacy Young (n'avait jamais boxé de sa vie, montée sur le ring en échange d'une entrée gratuite), Gerald Yowdall (amateur), Becky Zerlentes (professeur de géographie, première femme à mourir des suites d'un combat officiel).

Fausse patte

Fausse patte désigne un boxeur gaucher.

Penser à tourner à l'envers, le temps d'y penser vous allez en prendre une.

Feldman (Marty)

Parcours classique.

Boxeur*
 Puncheur**
 Entraîneur***
 Fils promoteur****
 Alzheimer*****

* 23 combats

** 17 victoires avant la limite

*** Frank Fletcher, Paul Spadafora, « Prince » Charles Williams

Féminine (Boxe)



« Je déteste que des femmes frappent des femmes. »
Jack Dempsey

« La femme qui boxe ne peut pas être prise au sérieux.
Elle est parodie, dessin animé, monstrueuse. »
Joyce Carol Oates

« J'ai toujours pensé que les femmes voulant
être égales aux hommes n'avaient aucune ambition »
Bert Randolph Sugar

« Est-ce que les femmes ont le droit de pratiquer un sport
qui peut les marquer pour la vie ?
Bien sûr, mais on a le droit de ne pas aimer ça. »
Ivan Goldman

« Les femmes peuvent faire tout ce qu'elles veulent,
mais pas boxer... c'est inconvenant. »
Vinnie Ferguson

« Il est interdit d'interdire. »
Charles Biétry

Contrairement à ce que l'on a pour habitude de penser, la boxe féminine est quasiment aussi ancienne que son équivalent masculin, on peut trouver la trace de combats de ce genre au XVIII^e siècle. Selon certaines études « butch », la disparition de la boxe féminine en Angleterre et aux États-Unis aurait tout à voir avec les notions victoriennes de féminité et de virilité, on peut raisonnablement nourrir quelques doutes à ce sujet, ne serait-ce que dans la mesure où la boxe féminine a disparu (à moins qu'elle ne soit tout simplement pas apparue) dans des contrées où la morale victorienne n'avait pas cours. Les instances sportives ne se sont jamais vraiment montrées hostiles à la boxe féminine, lorsque la boxe masculine est devenue une discipline olympique en 1904 à Saint Louis, la boxe féminine était présente comme « sport de démonstration ». La

démonstration n'a pas dû convaincre dans la mesure où la discipline refera son apparition officielle en 2012 seulement. Entretemps, la boxe féminine hantera, associée à d'autres pratiques louches, les baraques de foire et les coinceaux borgnes où, si l'on était attentif, on pouvait entrevoir un brin de fesse à moins que ce ne soit un coin de nichon, vision fugitive dont le gonze profitait pour obtenir un semblant d'érection.

Et puis, les Trente Glorieuses vinrent... enfin ! la femme acquiert son indépendance en travaillant pour un salaire inférieur de moitié à celui de son époux moins diplômé tout en continuant de laver ses chaussettes et repasser ses chemises pendant ses loisirs ; son clitoris d'une main tandis qu'elle torche les gosses de l'autre, elle découvre le soulagement de ne pas attendre ses règles dans l'angoisse. Par la grâce des progrès de la pharmacopée, la condition féminine est née sans douleur, ses revendications aussi dont l'égalité *ex aequo* avec la différence sont l'abscisse et l'ordonnée.

Quand les années 80 surviennent, l'égalité est presque parfaite, LA femme qui est l'avenir des femmes a trouvé du travail payé 30 % de moins que son compagnon au chômage, elle en a profité pour engager une jeune fille au pair arabe et une nounou africaine pour s'occuper de son enfant adopté au Cambodge ; pour occuper son temps libre, elle s'est achetée un string fluorescent avant de s'inscrire dans un club d'aérobic.

Lorsque la fin de l'Histoire est survenue au tournant d'un nouveau siècle, les rôles sont devenus flous, les valeurs fluides, les rapports sociaux aérodynamiques, l'art gazeux, les genres souples et la virilité sans homme à portée de *sex-toy*, tous ces progrès salués sur la toile ont transformé ce qui était une tragédie jouée, un drame toujours possible, au mieux, en loisir, au pire en la victoire (aux poings !) d'une effroyable conception de l'égalité confondue avec l'équivalence.

Comme il n'y a aucune raison que le progrès cesse en si bon chemin, le pire est, évidemment, à craindre, on parle déjà d'organiser des combats « mixtes » ! On imagine aisément le résultat, Thomas Hauser a déclenché l'alarme : d'ordinaire, ces combats se déroulent dans la sphère domestique, rarement équilibrés, ils se verront ainsi banalisés.

La décadence de Rome a commencé lorsque les nobles ont voulu combattre dans l'arène avec les esclaves et les condamnés, et si la décadence du monde occidental avait commencé lorsque – marqueur minuscule – les femmes ont voulu monter sur le ring ? Question que la vulgate ne (se) pose pas, mais dont la seule hypothèse est plus riche de sens que les niaiseries prononcées à ce sujet.

Féminine (condition)

Floyd Mayweather



Jake LaMotta

– Les gonzesses ? pas un rond d’initiative !

Sonny Liston

– Tu sais pas où y a des putes ?

Fonedo Cox

– Son grand sport, c’était les gonzesses. Sonny a envoyé des putes à l’hosto... vous pouvez pas imaginer le nombre de putes que Sonny a envoyées à l’hosto.

Muhammad Ali

– Nos femmes doivent être respectées, mais il faut qu’elles comprennent qu’elles sont inférieures.

Floyd Mayweather Jr

– Les nichons et la chatte, ça se démode pas.

Roberto Duran

– Putain, c’tte pute, elle faisait un boucan pas possible... j’lui dis, c’est moi, ou c’est l’herbe, qui t’fait c’t’effet ? Ni l’un ni l’autre, elle m’fait... j’suis asthmatique !

Rory Holloway

– Mike en baisait une si fort que la pute cognait le mur avec sa tête et Mike me faisait : « Je l’assomme, mec... elle va tomber dans les pommes ! » On s’est farci 24 chattes... de cinq heures de l’après-midi à une heure du mat’ !

Joe Frazier

– La deuxième fois que j’ai rencontré Bonavena, il avait appris trois mots d’anglais : « Où est la chatte ? »

Tyson Fury

– La place des femmes c'est à la cuisine ou sur le dos les jambes écartées.

Roy Jones Jr

– On est là pour jouer avec toute la chatte qui va avec.

Jake LaMotta

– Quelquefois, les gonzesses vous trouent le cul !

Vinnie Paz

– Y a les putes et y a les salopes !

Tex Cobb

– Une fois, j'ai été payé dix dollars et une pipe.

Femmes (de)

Les femmes de boxeurs sont, à l'heure actuelle, l'équivalent des femmes de footballeurs (Evangelina Anderson, Victoria Beckham, Fanny Nehuesha, Shakira) ou de basketteurs (Carmen Electra, Khloé Kardashian, Kim Kardashian, Eva Longoria) en un peu moins « distinguées ». Elles sont à peu près toutes munies de seins en silicone de taille démesurée, tatouées aux endroits considérés comme stratégiques, adeptes frénétiques des *selfies*, du *fitness*, des ongleries (*nails bars*), des extensions capillaires et des chiens de petite dimension (prognathes de préférence). Il peut leur arriver de prendre quelques coups au passage (surtout avec Floyd Mayweather Jr au volant qui leur claque le beignet avec la même énergie que les portières de ses Bugatti), mais elles peuvent assez souvent tirer des avantages financiers considérables à la mesure de leur tour de poitrine lorsqu'elles se séparent de leur partenaire. Leurs patronymes font souvent penser à ceux des stars du porno.

Melissa Brims, Rachael Cordingley, Millie Corretjer, Bella Gonzalez, Marisol Gonzalez, Melissa Guzman, Josie Harris, Salma Hayek, Shantel Jackson, Christina Liano, Suelyn Medeiros, Doralie Medina, Erica Mendez, Hayden Panetierre, Krista Ranillo, Lakiha Spicer, Luz Whitney.

Fernandes Da Cruz (Mauricio)

52 combats, 3 victoires, 44 défaites, 5 matchs nuls. Frère jumeau de Mauro Fernandes Da Cruz.

Fernandes Da Cruz (Mauro)

54 combats, 5 victoires, 45 défaites, 4 matchs nuls. Frère jumeau de Mauricio Fernandes Da Cruz.

Fernandez (Florentino)

Dit « Le Bœuf », puncheur cubain, un crochet du gauche du tonnerre avec lequel il étendra raides quarante-trois adversaires dont Paddy DeMarco, Jose Torres et Marcel Pigou ; un menton en verre, ce dont Hurricane Carter, Dick Tiger ou Joey Giambra profiteront lâchement.

Ferrara (Stéphane)



Né le jour de Noël 1956 à Bobigny, champion de France 1982 (victoire sur Jacques Chinon), l'année suivante Stéphane Ferrara échoue dans sa tentative de s'emparer du titre européen (défaite face à Louis Acariès). Il arrête sagement sa carrière à 28 ans avec seulement 2 défaites au compteur. Grand (1 mètre 87), beau garçon, il se reconvertira en acteur chez Godard, Lelouch, etc., jouant souvent des boxeurs, et en réalisateur (un court, un doc, un long), tournant souvent autour de la boxe. Marié à Dominique Cantien depuis 2009.

Figurants (les)

« *La punition des faibles* est le motif central des idéologies liées au culte de la compétition universelle, de même que, rime parfaite, *la raison du plus fort* est le slogan du marché aux hommes autour du monde. »

Jean-Louis Comolli

S'il est une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la boxe est une industrie dont le chiffre d'affaires se compte par milliards de dollars, comme toute industrie elle est donc structurée du plus haut au plus bas, chacun à sa place dépendant de l'ensemble. Le public n'aperçoit que ce que l'on veut lui montrer, ce qu'il retient le plus facilement, ce qui le fascine... ce qui brille !

La réalité, bien sûr, est différente et pour que les vedettes brillent d'un éclat plus vif, il faut des seconds rôles, comme à Hollywood, des figurants et même des sous-prolétaires : starlettes qui croient malin de coucher avec le scénariste, barmaids rêvant d'une gloire qui ne sera jamais la leur, gigolos, laissés pour compte, *Macadam Cow Boys*. En boxe, la hiérarchie s'établit soigneusement du numéro 1 à l'illustre inconnu qui le restera : les légendes, les super-champions, les *four rounders*, les

champions, les *journeymen*, les éternels outsiders, les *club fighters*, les faire-valoir, les *sparring-partners* (le *sparring-partner* mène une vie étrange, l'un de ceux de Ray Leonard, Anthony « Two Guns » Fletcher, attend dans le couloir de la mort ; son frère Frank « The Animal », auteur de l'inoubliable aphorisme : « C'est triste à dire, mais c'est quand ça commence à faire mal que ça me plaît », purge une peine de vingt-deux ans de prison dans le Colorado), les bons boxeurs, les moyens, les mauvais, ceux qui sont intronisés à l'*International Boxing Hall of Fame*, ceux que l'on a déjà oubliés avant leur avant-dernier combat et, tout en bas de l'échelle, les *tomato can*. Toute une organisation sociale où les rôles sont distribués d'avance (mais jamais une fois pour toutes), la partition jouée, mais où la vérité enfermée entre douze cordes est clairement lisible dans le destin des plus faibles et des plus démunis.

Tous les champions dont on avait prévu qu'ils le seraient ont rencontré ces boxeurs nés pour perdre et si l'on examine de près le palmarès d'incontestables champions dont la carrière n'a guère été protégée, on pourra toujours y dénicher au moins un boxeur de ce genre. Invaincu à l'époque, Marvin Hagler a rencontré Joey Blair alors que Joey comptait 31 défaites sur 42 combats ! Comme il était solide ou qu'il avait besoin d'argent, il disputera 10 combats supplémentaires. En 53 combats, Joey Blair aura été mis K.-O. 31 fois.

De quoi souffrir de migraines chroniques ou sucrer les fraises au fond d'un mobil-home.

Ce qui est le sort ordinaire des *tomato can* dont le métier (le destin ?) est de finir les bras en croix.

Il ne faut pas croire pour autant que ce sont des perdants, ce sont juste des gens qui n'ont pas eu de chance.

Avant de pleurer sur leur sort, il vaut mieux écouter ce qu'en dit Lloyd Heffner : « J'aurais pu gagner plus de la moitié des combats que j'ai perdus. Pour quoi faire ? Le téléphone n'aurait plus jamais sonné. J'suis moins amoché que pas mal de types qui m'ont battu ! »

Le champion en la matière (car il y a toujours moyen d'être champion de quelque chose) pourrait être Reggie Strickland, un poids supermoyen natif de Cincinnati (Ohio) : 363 combats, 276 défaites !

Si l'un d'entre eux essaie, dans une station-service du Minnesota, de vous taper d'un dollar, n'oubliez pas que Reggie Strickland a gagné plus de combats que vous n'en avez jamais disputé !

Je vous conseille de donner votre dollar...

– Hagler, j'l'ai rencontré en 75... j'm'en rappelle... à Boston, j'crois... ou à Portland p't'être ben... en 75, c'est ça ou 76, ça fait rien les dates, hein ? Eh ben, M'sieur, j'peux vous dire qu'à la première... si y avait pas eu les cordes et ben, il allait sur son cul le Marvelous ! J'dis pas qui frappe pas, hein ! Mais j'dis que j'lui en ai collé une bonne... qu'il encaisse p't'être pas tant que ça... J'vais vous dire son défaut, M'sieur... Marvin, il est lent !

Ces types-là radotent, mais ils ont du mérite.

Et même s'ils ne tiennent plus debout, ce qui leur reste dans les mains peut vous envoyer sur le cul.

Fils de...

Gerard Cuevas (pas très bon) est le fils de Pipino Cuevas (champion du monde) ; Jeff Lacy, champion du monde IBF des poids supermoyens, est le fils d'Hydra Lacy, un *journeyman* poids lourd, 12 défaites sur 19 combats ; Brian et Gilbert Jr Vera sont les fils de Gilbert Vera Sr ; Marvis Frazier (pulvérisé par Mike Tyson) est le fils de Joe Frazier (pulvérisé par George Foreman) ; Anthony Mundine est le fils de Tony Mundine, son entraîneur ; Harold Johnson (battu par Jersey Joe Walcott) était le fils de Phil Johnson (battu par Jersey Joe Walcott) ; Peter McNeeley est le fils (nul) de Tom McNeeley (pas fameux) ; Antwaun Taylor (6 combats, 5 défaites) est le fils de Tony Tubbs (59 combats, 47 victoires) ; Marc Ruocco, champion de France poids welter, est le père de Marc Ruocco, prétendant malheureux au titre européen dans la catégorie supérieure ; Julio César Chávez est le père de Julio César Chávez Jr et d'Omar Chávez ; Joe Byrd (battu par le frère de

Muhammad Ali) est le père de Chris Byrd qui a été champion du monde poids lourd ; Howard Davis Jr, médaille d'or aux Jeux Olympiques de Montreal et meilleur boxeur du tournoi (devant Ray Leonard et les deux frères Spinks), est le père de Dyah Davis ; David Hilton Jr, comme son nom l'indique, est le fils de David Hilton Sr ; Patrick Magnetto, champion de France amateur 1981, conseiller technique régional de la région Ile-de-France, est le fils de Francis Magnetto, champion de France amateur 1964 et 1965. Chez les filles, Laila Ali est la fille du « Greatest », Jacky Frazier-Lyde, celle de « Smokin » Joe et Freeda « Georgie » Foreman, celle de « Big George ».

Ainsi de suite... et jusqu'à ce que s'épuise la patience des érudits.

Même s'il remonte jusqu'à des époques où la boxe n'était pas encore pratiquée, l'almanach de Gotha ne décrit pas de figures aussi incestueuses.

Firpo (Luis Angel)

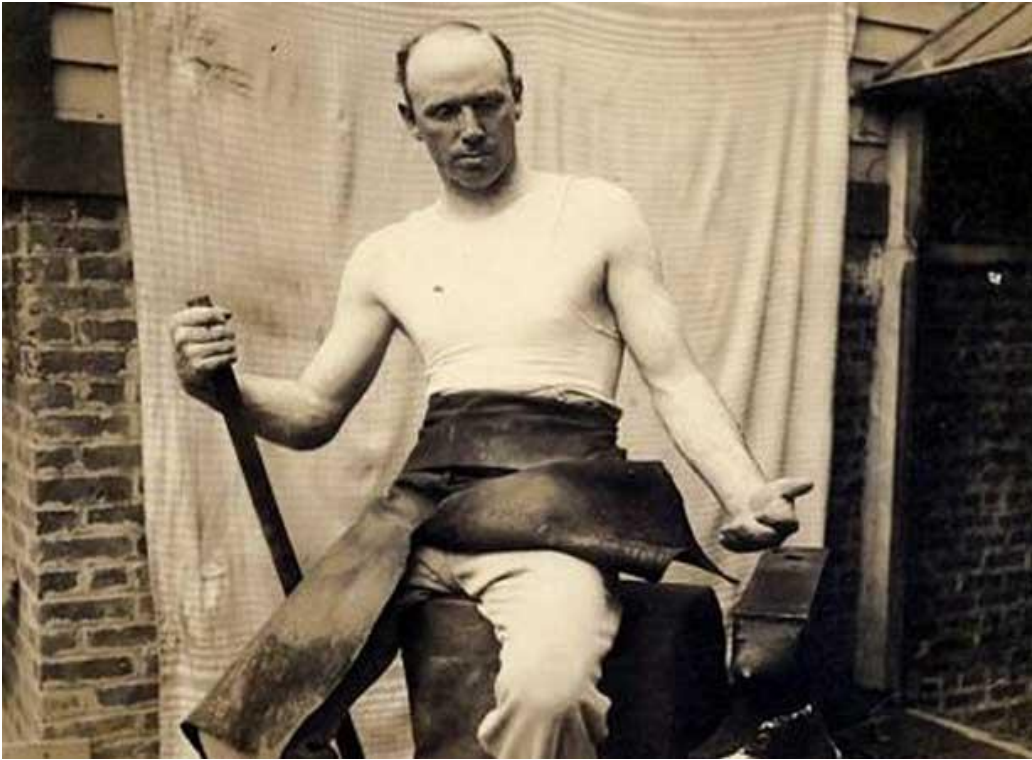


Le taureau sauvage de la Pampa est célèbre pour un seul combat, celui qui l'a opposé, le 14 septembre 1923, à Jack Dempsey pour le titre mondial au Polo Grounds (Upper Manhattan) ; s'il faut en croire Bert Randolph Sugar, le Thucydide du noble art, il s'agirait du plus grand de tous les combats de l'histoire. L'Argentin faisait une tête de plus que Dempsey, il visitera le tapis sept fois au cours de la première reprise, mais il enverra Dempsey valser à travers les cordes à la fin du round. Le champion, atterri sur la table des journalistes, s'ouvre le crâne sur une machine à écrire, il aura toutes les peines du monde à remonter sur le ring et à finir la reprise debout. Quelques shots de sels d'ammonium pendant la minute de repos et, au deuxième round, le Tigre de Manassa châtie le Taureau sauvage de la Pampa avant de l'estoquer une fois pour toutes sous les vociférations de la foule devenue folle.

Après cet exploit, immortalisé par le compositeur Juan Vicente (*Hasta Dempsey no para !*) et le peintre George Bellows, Firpo disputera encore quelques combats, effectuera deux *come-back* à dix ans d'intervalle (1926 - 1936) tout en gérant une concession Stutz à Buenos Aires et une exploitation agricole où paissaient 8 000 vaches (quelques taureaux), 4 000 moutons et 400 chevaux.

En Amérique latine, Luis Angel Firpo a donné son nom à un nombre incalculable de rues, de places et de boulevards et même à un club de football salvadorien, il est enterré au cimetière de La Recoleta à Buenos Aires.

Fitzsimmons (Bob)



Il était grand, il était maigre avec les genoux cagneux, il était roux, mais surtout chauve, la peau semée de taches comme faites par les étincelles de la forge où il brandissait sa masse, il avait tué en combat l'un de ses anciens *sparring-partners* saoul comme une bourrique, il était anglais, en fait, il avait à peu près tous les défauts. Et, pourtant, cela ne l'empêche pas de jouir d'une certaine considération : il a été le premier boxeur à être sacré champion du monde dans trois catégories différentes (moyens, mi-lourds et lourds), il a, plus ou moins, inventé le « coup au plexus », il a battu « Gentleman Jim » sous les encouragements de Rose, sa femme, qui lui conseillait de frapper bien au sud du plexus et il n'a pas refusé d'affronter Jack Johnson contre lequel il a perdu. Il s'est marié quatre fois, buvait comme un trou et traînait sur les rings à plus de cinquante ans. Pour faire oublier tous les défauts dont il était affligé, il s'est fait naturaliser américain.

Fleischer (Nat)

Nathaniel Stanley Fleischer a créé *The Ring* en 1922, il en a été le rédacteur en chef jusqu'à sa mort en 1972. Il a donc écrit la Bible pendant un demi-siècle, ce qui semble, a priori, hors de la portée d'un petit bonhomme d'un mètre cinquante... sauf si l'on se souvient de l'altitude à laquelle culminait Pierre Lazareff... on pourrait donc en déduire un tout petit peu hâtivement que les géants de la presse sont plutôt de petite taille.

Il a toujours démenti la version qui voudrait qu'il ait créé *The Ring* grâce au soutien financier de « Tex » Rickard qui avait pris le contrôle du Madison Square Garden après que la boxe eut été autorisée à New York, mais il semblerait que cette hypothèse soit exacte. Ses associés, Frank Coultry et Ike Dorgan, étaient respectivement directeur financier et chargé de la publicité du Madison Square Garden, les bureaux de *Ring* étaient hébergés où ? au Madison Square Garden bien entendu et, en février 1922, sur la couverture du premier numéro de *Ring* (24 pages, 20 cents) figurent deux personnalités « historiques » : Lord Lonsdale (1857 - 1944) et... Tex Rickard (1870 - 1929) ! Comme preuves d'indépendance, on peut trouver mieux.

Coultry abandonnera le navire assez tôt, ce en quoi il eut tort puisque très vite le magazine devint « La Bible de la Boxe » grâce à la situation de ses bureaux (Bert Randolph Sugar, rédacteur en chef de 1979 à 1984, s'en souvient comme d'une « assez jolie petite poubelle ») bien sûr, mais aussi grâce à la personnalité de Fleischer, à son intransigeance et à sa réputation d'honnêteté. Tout le *mundillo* fréquentait les bureaux de *Ring* et Fleischer aimait sincèrement tous ceux qui poussaient sa porte : les managers, les promoteurs et les boxeurs, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs, une attitude rare à l'époque. *The Ring* a aussi bénéficié du retour en grâce de la boxe redevenue populaire, en grande partie grâce à Jack Dempsey dont le combat contre Georges Carpentier avait été la première rencontre sportive dont la recette avait dépassé le million de dollars ! Promoteur ? Tex Rickard...

C'était les années folles, l'époque bénie où la prospérité économique allait de pair avec l'effervescence artistique et l'évolution des mœurs. L'alcool de contrebande coulait à flot dans les *speakeasies* où les *flappers* – jupes et franges courtes – dansaient le charleston jusqu'au bout de la nuit, les Blancs écoutaient les Noirs jouer... Jazz ! Jazz ! Jazz ! C'était le temps béni de l'innocence et des idoles sportives : Babe Ruth était le dieu des fans de baseball et Red Grange des amateurs de football, Bill Tilden triomphant à Wimbledon bousculait l'image compassée du tennis, Bobby Jones rendait le golf populaire, mais aucun sportif n'atteignait le niveau de popularité de Jack Dempsey.

Pour rendre hommage à Dempsey, Fleischer créera une ceinture qui viendra désormais récompenser les boxeurs qu'il estimait les plus talentueux, il créera également un « classement indépendant » par catégorie. Et sur ces deux piliers, Nathaniel Fleischer construira son (contre) pouvoir.

Dès 1930, Fleischer est seul propriétaire de *Ring*, son journal survivra vaille que vaille à la Grande Dépression et à la Deuxième Guerre mondiale. Fleischer expédiait gratuitement *Ring* dans les casernes et les hôpitaux mitaires, les GI's de retour s'abonneront en nombre.

Bien que Nathaniel Fleischer ait été élevé dans un milieu *old-fashion* où régnaient les pires préjugés victoriens, il a toujours eu une attitude et des convictions libérales, en particulier sur les questions raciales. Il a soutenu la cause d'Harry Wills qui, à cause de sa couleur, n'a jamais pu obtenir une chance mondiale, il soutiendra Muhammad Ali lorsqu'on lui retirera sa licence pour avoir refusé de servir dans l'armée américaine. En 1938, il publiera le premier volume de *Black Dynamite : The Story of the Negro In Boxing*, dont le cinquième et dernier tome sera publié en 1947.

Nathaniel Fleischer, « Monsieur Boxe », est mort d'une crise cardiaque le 25 juin 1972. Son gendre, Nat Loubet, prendra sa suite.

Son dernier éditorial sera publié dans le numéro de septembre de *The Ring*.

Fletcher (Anthony)

On l'appelait « Two Guns » parce que ses deux poings étaient des armes, Anthony Fletcher ne savait pas que son surnom lui porterait malheur. Lors de son procès pour le meurtre de Christopher Vaughn, le District Attorney affirmera qu'il s'appelait comme ça parce qu'il se trimbalait toujours avec deux flingues. C'était faux, mais ça traçait de lui un portrait pas très sympathique, celui d'un revendeur de drogue armé jusqu'aux dents.

Anthony Fletcher est né le 24 novembre 1957 à South-Phillie. Engagé dans l'armée, il passe pro à 24 ans après avoir disputé 171 combats amateurs (159 victoires dont 2 face à Ray Mancini et une face à Milton McCrory). Ça se passe plutôt bien à la salle et sur le ring, mais il traîne aux mauvais endroits avec les mauvaises personnes : il se fait arrêter avec une bonne douzaine de paquets de poudre sur lui ; en juin 1989, il prend quatre balles dans sa BMW alors qu'il regarde des jeunes jouer au basket sur un *playground* au coin de la 4^e et de Washington Avenue ; moins chanceux, son copain Eric Hurst est tué. Les flics l'ont à l'œil, pour eux, il fait partie de la « Junior Black Mafia » qui contrôle le trafic dans le quartier. Anthony a des ennuis de santé (paralysie de Bell, décollement de la rétine). Pour ses deux derniers combats, il est donné en pâture à deux jeunes espoirs : Donald Stokes (K.-O. technique), Oba Carr (K.-O.).

Le 2 mars 1992, au croisement de la 60^e Rue et du 5936 Greenway Avenue, il croise la route de Christopher Vaughn qui lui doit 40 dollars, il l'aligne, deux coups de feu éclatent, Vaughn meurt, « Two Guns » est arrêté, l'affaire commence.

Fletcher refuse de plaider coupable d'homicide au troisième degré pour bénéficier d'une peine réduite (dix à vingt ans), il s'agit d'après lui de légitime défense au pire, ou même d'un accident, il n'imagine pas qu'un tribunal puisse le condamner pour ça... c'est pourtant ce qui va lui arriver, il sera reconnu coupable d'homicide au premier degré. Il attend depuis d'être exécuté par injection létale ou alors d'être innocenté comme Hurricane Carter.

Malgré les nombreux films se passant dans les prétoires, on ne comprend pas grand-chose à la justice américaine qui relâche O.J. Simpson dont on se doute bien qu'il n'a pas les mains propres, et condamne des innocents (qu'il peut lui arriver de relâcher des années plus tard s'ils n'ont pas été exécutés entretemps). Évidemment, elle a sa logique, elle n'est pas moins juste que la nôtre, plus technique peut-être, et il peut lui arriver d'être injuste comme la nôtre. Dans le cas de Fletcher, cela semble être le cas.

On a vu qu'il n'est pas blanc/bleu (*sic*), que la police l'avait dans le collimateur, que le District Attorney, Lynn Abraham, était une fana de la peine de mort, qu'il a fait une faute dramatique en refusant de négocier son chef d'inculpation. Stephen Patrizio, son avocat commis d'office, reconnaîtra plus tard avoir lui-même fait plusieurs erreurs durant le procès (il n'a même pas relevé que « Two Guns » était le surnom de son client sur le ring, pas dans la rue). Fletcher affirme que c'est en se battant avec Vaughn que les coups de feu sont partis, deux témoins affirment le contraire : Nathalie Renée Grant et Angelic Kirkman, la première deale et tapine, la seconde est accro au crack, elles sont toutes les deux inculpées dans d'autres affaires, la police va leur promettre la conditionnelle si elles témoignent dans le bon sens. Leurs deux témoignages vont donc effacer toute logique contredisant leurs affirmations : Vaughn a été atteint à la jambe et au côté droit, Fletcher est gaucher, la victime porte des marques de lutte, il est peu probable que Fletcher qui a été soldat ait choisi de tirer de loin dans les jambes de la victime dans l'intention de la tuer. Aucune analyse balistique n'a été réalisée, aucun prélèvement de poudre, aucune reconstitution... rien ! Certaines pièces versées au dossier se sont révélées être des faux, d'autres n'ont pas été examinées, peu importe ! Si ce n'est pas cette fois, ce sera la suivante, « Two Guns » fait chier... autant qu'il disparaisse. Le plus tôt sera le mieux. C'est l'occasion ou jamais... une piqure et on n'en parle plus. Bon débarras !

Le pire de tout étant que Christopher Vaughn n'est pas mort sur le coup, il est mort à l'hôpital vidé de son sang parce que sa mère, Témoin de Jehovah, a refusé que l'hôpital procède aux transfusions qui auraient pu le sauver !

Depuis le couloir de la mort, Fletcher se bat comme un beau diable depuis plus de vingt ans pour être innocenté comme Mumia Abu-Jamal. Il n'a plus de dents sur le côté gauche du maxillaire, ses cordes vocales sont abîmées, il souffre toujours des séquelles de sa paralysie faciale, il s'exprime donc difficilement, ce qui n'aide pas à rendre ses appels très audibles ni sa cause très populaire.

– *Wake-up Bob! Wake-up... one more song!*

– Spike Lee... un film ! un film !

~~Anthony Fletcher # Ca 1706, 175 Progress Drive, Waynesburg Pa 15370~~

Après que son procès ait été, finalement, révisé, Anthony Fletcher a été libéré en janvier 2021 après avoir passé 28 ans dans le couloir de la mort (3 ans de plus que la peine à laquelle il a été condamné par le juge Lilian Ranson lors du dernier procès).

Le fils d'Anthony Fletcher, Anthony Fletcher Junior, 33 ans, a été abattu en décembre 2012 au coin de la 46^e Rue, Marco Joaquin, son meurtrier, a été arrêté en mai 2013. Anthony Fletcher

Junior était apparemment un gars sans histoire, délégué syndical de l'hôpital Hahnemann de Philadelphie, pour la police il semblerait néanmoins que son meurtre soit lié au trafic.

Fletcher (Frank)

« J'ai toujours pensé que le seul endroit où on me foutrait la paix, c'était le cimetière ! »

Frank « The Animal » Fletcher

On l'appelait « L'Animal » parce qu'il se battait comme une bête jusqu'à ce qu'il rencontre John « La Bête » Mugabi qui se battait comme un animal et qui lui infligera un K.-O. dont il ne se remettra pas. Le combat suivant sera son dernier, une défaite avant la limite supplémentaire face à Curtis Parker que Mugabi (encore lui) avait pulvérisé. Au cours de sa carrière, l'auteur de l'immortel aphorisme : « C'est dur à dire, mais ce que je préfère, c'est quand ça commence à faire mal ! » aura été servi.

Dès l'âge de 9 ans, Frank commence à faire le con, à 12 ans, il est placé en maison de correction. Adolescent, il ne sait pas très bien quel poste de police choisir : celui au coin de la 15^e et de Woodland ou bien celui au croisement de la 55^e et de Pine Street ? Sa mère, pourtant patiente, commence à en avoir marre d'aller l'y récupérer.

– Pendant vingt ans, j'ai fait des allers-retours en prison, je voulais pas de patron, je voulais rien foutre... dans ces conditions, y a pas grand-chose à faire !

Sur le ring, Frank est frappé par le syndrome Saad Muhammad : je fonce, je frappe... si j'en prends, je change rien, je fonce, je frappe, en général, l'autre s'y laisse prendre, après, c'est au plus costaud la guirlande ! Les télés l'adorent, il est le boxeur le plus spectaculaire de ces années-là et l'un des mieux payés. Tant que ça passe, ça passe et ça passe jusqu'à ce qu'il rencontre Wilford Scypion, le vainqueur devant rencontrer Marvin Hagler pour le titre. À l'issue des douze rounds, sa mère aura beau hurler au voleur ! son fils est battu, c'est Scypion qui aura l'honneur et l'avantage de se faire massacrer par « Marvelous » en quatre petites reprises. Encore un combat perdu contre Juan Domingo Roldan et puis Mugabi et puis Parker, le ressort est cassé. Retour à South West Philly avec ceux qui n'en sont jamais sortis et n'en sortiront jamais... l'argent et la gloire ont vite fait de s'envoler. Frank n'apparaîtra plus qu'à la rubrique faits-divers des journaux où l'on pourra suivre ses arrestations suivies de ses séjours en prison.

À un journaliste qui lui demandait pourquoi il ne changeait pas, Frank Fletcher répondra : « Vous voulez savoir pourquoi les gens dans la merde recommencent ? Parce qu'ils aiment ça ! »

Après avoir purgé 22 ans de prison à Beaumont (Texas), Frank a été libéré en 2017, il vit chez sa mère, Woodland Avenue.

Le 19 mai 2018, il devait être nommé au « Pennsylvania Hall of Fame ». Il n'est pas venu. Son frère Anthony non plus, mais il avait une bonne excuse.

Fletcher (Lucille)



Mère des deux précédents. « C'est une grande gueule, mais elle s'y connaît », disait d'elle Marty Feldman, le manager de Frank. Elle a été juge chez les amateurs... « Ça me plaît mieux que les pros ! Ça ressemble davantage à de la bagarre ! »

Certains considèrent que c'est le meilleur boxeur de toute la famille et pourtant elle a eu deux frères boxeurs* et trois fils pro. Dès l'école primaire, on l'appelait « Le Petit Joe Louis », elle formait un gang « Glo - Ro & Lo » avec ses copines Gloria Thompson et Rosetta Long, mais c'était elle, Lucille Turner, le chef. À quinze ans, après avoir appris la boxe à ses frères (« Elle nous a appris à frapper, pas à esquiver ») en leur tapant dessus, elle tombe enceinte des œuvres de William Fletcher qu'elle foutra à la porte le soir de leur huitième anniversaire de mariage. Elle élèvera donc seule Frank et Anthony (voir plus haut) et Troy, le plus jeune d'entre eux, dont la licence a été suspendue définitivement par la Commission de Pennsylvanie après qu'il eut perdu neuf combats à la suite.

Quand elle arrête de cloper et de blaguer, elle va chanter à l'église baptiste de la 46^e Rue de South Phillie, à quelques blocs de là où son fils aîné a été arrêté pour meurtre, pas loin de là où son petit-fils a été abattu.

* Dick Turner, classé n° 8 en 1964, était le meilleur d'entre eux, avant qu'un décollement de la rétine mette fin à sa carrière.

Flowers (Tiger)

L'un des nombreux « tigres » à être monté sur le ring... à moins que, comme les fauves de la ménagerie, on ne l'ait, comme les autres, enfermé dans une cage carrée. En ce qui le concerne, Theodore Flowers était plutôt du genre apprivoisé, Joe Humphrey a dit de lui que Joe Gans excepté, il n'avait jamais vu de Noir plus « blanc » que lui. Flowers se décrivait lui-même comme un Noir « sachant tenir sa place », ce qui ne l'empêchera pas d'en prendre une qu'aucun Noir n'avait jamais occupée avant lui : celle de champion du monde des poids moyens.

« Le Diacre de Georgie » avait un style épouvantable, il se battait comme un enfant dans une cour de récréation et, pour couronner le tout, il était gaucher ! Les coups du « Tigre » ne ressemblaient à rien, mais il en envoyait tellement et si rapidement que ses adversaires, incapables de trouver une solution pour se protéger du déluge, baissaient souvent les bras, Flowers en profitait pour les achever avec un swing « chaplinesque ». Le « Diacre » avait beau réciter les Psaumes avant de se signer et de toucher les gants de son adversaire, cela ne l'empêchait pas d'employer tous les trucs possibles et imaginables, interdits de préférence. Le Seigneur n'a jamais interdit les coups bas,

on peut bien lire et relire la Bible... rien à ce propos ! et le « Diacre » se conformait strictement aux Écritures.

Tiger Flowers sera le deuxième Noir à être sacré champion du monde après Jack Johnson ; autant le premier s'était fait remarquer par ses provocations, autant Flowers essaiera de passer inaperçu et de se conformer aux mœurs de l'époque. « Le Diacre de Georgie » avait remporté le titre en battant le tenant du titre, Harry Greb, « Le Moulin à vent de Pittsburgh », dont le style était voisin de celui de son challenger, autant dire que le combat n'a pas dû être très orthodoxe, un moulin à vent blanc contre une tornade noire, le vent devait souffler si fort que les spectateurs du premier rang se sont sûrement enrhumés !

« Le Harry Greb gaucher » perdra son titre à Chicago devant Mickey Walker, « Le Bull-Dog de poche », ce soir-là il n'y aura que Bernie Yeager, l'arbitre et juge unique, pour voir Walker gagner, mais la commission d'enquête qui avait émis quelques doutes sur la régularité du résultat finira par le ratifier. À l'issue du combat, Flowers se fendra de sa déclaration la plus blasphématoire : « Je suis étonné et blessé que le Seigneur m'ait traité de la sorte ». Walker évitera soigneusement d'accorder sa revanche à Flowers, le « Bull-Dog » descendra en welter, le « Diacre » montera en lourd.

En novembre 1927, Tiger Flowers subira une opération de routine dans une clinique new-yorkaise pour se faire enlever le tissu cicatriciel de ses arcades, la même opération qu'avait subie Harry Greb un an plus tôt. Une fois encore les deux hommes, le Blanc et le Noir, le « Greb gaucher » et le « Flowers droitier », se confondront comme les images d'un miroir : dans la nuit du 16 novembre 1927, une infirmière découvrira dans sa chambre le corps sans vie de Tiger Flowers.

Gene Tunney prononcera son éloge funèbre.

Foie

Folley (Zora)

Sa mort, le 9 juillet 1972, noyé dans une piscine à Tucson (Arizona), peut être considérée comme aussi suspecte que celles de deux de ses adversaires : Eddie Machen (8 août 1972) et Sonny Liston (30 décembre 1970).

Foreman (George)

« On n'échoue pas à cause de nos erreurs,
on échoue parce que l'on a eu peur d'en faire une. »

George Foreman

« **Big** » George est entré dans la légende pour sa première défaite, face au « Greatest » à Kinshasa, alors tout le monde est au courant : Foreman c'est le grand méchant loup que l'on tue à la fin. Il y aurait, pourtant, bien d'autres raisons pour que George Foreman soit considéré comme une légende : il a été champion olympique après seulement 25 combats ; à 45 ans, il est devenu le plus vieux de tous les champions du monde poids lourd ; dans sa catégorie il peut se vanter du pourcentage de K.-O. le plus élevé : 84 %, ou bien d'avoir battu 5 adversaires en une seule soirée, mais il est aussi le phénomène capable, alors qu'il pesait plus de 120 kilos, de gagner une fortune en vendant des [grils électriques](#) censés faire maigrir.

« Big » George, aujourd'hui, c'est Gros Nounours, ce n'a pas toujours été le cas, il a été... maigre et aussi dangereux qu'un grizzly affamé. Né en 1949 à Marshall (Texas), grandi à Fifth Ward, le ghetto de Houston, avec ses six frères et sœurs, George Foreman a eu faim tous les jours et il s'est battu tous les jours avant de s'engager à seize ans dans le Job Corps, un programme créé en 1964 par l'administration Johnson pour lutter contre la pauvreté et donner aux jeunes de seize à

vingt-quatre ans issus de milieux défavorisés une chance de sortir la tête hors de l'eau. Dans le ghetto de Houston, tout le monde était comme lui, à San Francisco où il a atterri, il n'y avait que son pote Roy qui lui ressemblait, autant dire que ça allait catcher ! À tel point que les autorités débattent pour savoir s'il ne serait pas mieux en prison qu'en classe jusqu'à ce qu'un éducateur, Charles « Doc » Broadus, conclue qu'il serait peut-être mieux que le petit George (1 mètre 92) tape sur des types dont c'est l'occupation principale plutôt que de taper sur des types qui ne lui ont rien demandé.

« T'es assez grand et assez vilain pour ça »... direction la salle de boxe !

George ne s'y montre pas particulièrement brillant, un type qui lui arrive juste au-dessus du nombril lui colle une rouste. Cela s'améliorera suffisamment les fois suivantes pour que Foreman se retrouve sélectionné aux Jeux olympiques de Mexico.

En 1968.

Et en 1968, alors que Tommy Smith et John Carlos brandissent leur poing ganté de noir sur le podium du 200 mètres, George Foreman brandit un petit drapeau américain sur le ring où il vient d'amocher salement le finaliste russe.

George n'est pas forcément patriote, sa conscience politique est proche de zéro, seulement, on lui a collé un petit drapeau dans les gants et il l'a secoué bêtement. Il aura droit pour ce geste à une réception à la Maison Blanche et aux félicitations de Richard « Tricky » Nixon. Il ne le sait pas encore, mais il vient de perdre coup sur coup les deux premières batailles d'une guerre des images qui va l'amener à se retrouver étendu sur le ring d'un pays dont il ne sait même pas qu'il existe.

Et pourtant, George a une tête de Black Panther, il s'habille en cuir noir et il ne sourit jamais, il n'est pas menaçant, il est la menace incarnée comme Liston à qui il a servi de *sparring-partner* (« Le seul boxeur à m'avoir fait reculer d'un simple direct du gauche »). Personne ne l'aime comme personne n'aimait Liston, tout le monde en a peur comme tout le monde avait peur de Liston ; tout naturellement, Dick Sadler qui s'est occupé de Liston va s'occuper de Foreman. George ne parle pas aux journalistes (« J'peux pas vous dire bonjour, j'ai les mains dans les poches ! »), il massacre ses *sparring-partners*, ses adversaires tombent comme des mouches, il méprise le public. Il est lent (« J'ai vu Foreman boxer contre son ombre, c'est l'ombre qui a gagné », Muhammad Ali), sa technique est rudimentaire, un robot, une momie, mais il est incroyablement puissant et il possède l'arme suprême (alors qu'il est lent) : le punch ! Lorsqu'il est opposé à Joe Frazier pour son trente-huitième combat, seuls trois de ses adversaires ont terminé debout (Roberto Davila, Levi Forte et Gregorio Peralta), les autres, dont deux formidables encaisseurs : Chuck Wepner et George Chuvalo, ont fini au tapis, souvent à la première reprise.

« Smokin' » Joe tiendra un round supplémentaire avant de jouer au yoyo, Ken Norton sera pulvérisé, autant dire que l'on ne donnait pas cher des chances d'Ali lorsque Don King organisera « The Rumble in the Jungle » sous l'égide de Joseph Mobutu. La défaite de Foreman face au « Greatest » sera le premier tournant de sa carrière. Sur le combat lui-même, Foreman a un avis qui diverge de la doxa, d'après lui, Dick Sadler aurait tenté de le droguer avant le combat et l'aurait encouragé, pendant celui-ci, à s'entêter dans la tactique stupide qu'il avait adoptée. Évidemment, on met ces justifications sur le compte de la déception, mais s'il y a une chose que l'on ne peut pas remettre en question, et qui donne une certaine légitimité à ses arguments : Foreman était sur le ring à Kinshasa ! Comme les thèses du complot peuvent toujours s'appuyer sur des coïncidences étranges, on peut remarquer que Dick Sadler, viré par Foreman, a travaillé ensuite pour... Ali et que la réintégration de Dick Sadler au coin Foreman a toujours été considérée par le clan Ali comme un préalable à leur combat revanche qui n'a jamais eu lieu. Pour ce qui est de la tactique employée par Ali, le fameux « rope a dope », George pense qu'Ali a surtout fait comme il a pu pour se tenir le plus éloigné possible de ses coups et qu'ensuite seulement il a peint le cœur de la cible autour de l'endroit où la flèche avait fini par se ficher.

Et que tout le monde a gobé.

Aujourd'hui, Foreman pense que la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée a été de perdre ce combat qu'il aurait dû gagner.

Avant-hier, après sa défaite à Kinshasa et la perte de son titre, il a mis un an avant de remonter sur un ring... lorsqu'il y est remonté, les résultats ne se sont pas fait attendre : Ron Lyle ? K.-O. après un quatrième round où chacun des boxeurs ira visiter le tapis ; Joe Frazier ? « Smokin' » Joe aura beau se raser le crâne, il sera K.-O., une fois encore ; Scott LeDoux ? K.-O. pour la première fois de sa carrière ; JohnDino Denis ? K.-O. alors qu'il n'avait jamais été battu ; Pedro Agosto ? K.-O.

Et puis, George Foreman tombe pour la deuxième fois... dans la chaleur de San Juan de Porto Rico face à Jimmy Young qui est trop petit, trop léger, trop lent pour être un véritable poids lourd et qui, pour couronner le tout, ne frappe pas. Seulement, Jimmy Young est intelligent, il sait que Foreman ne tient pas la distance, qu'il ne sait pas manier les boxeurs qui fuient le combat et Young est le spécialiste incontesté de la retraite. C'est lui qui enverra Foreman au tapis lors du dernier round et le privera des millions de dollars que lui aurait rapportés le combat revanche contre Ali.

Et puis, George Foreman dans les vestiaires a une vision... Dieu lui apparaît (comme s'il n'avait que ça à foutre !), Gil Clancy, son manager, penche plutôt pour une déshydratation sévère et l'envoie à l'hôpital. Lorsqu'il en ressortira, George est *born again*, il raccroche les gants, ordonné par la First Church of the Lord Jesus Christ, il devient prédicateur.

Alléluia !

Dix ans plus tard, le George Foreman Youth & Community Center de Houston financé par ses soins n'a plus un rond dans ses caisses, une seule solution pour les renflouer : remonter sur le ring.

George a 37 ans, l'âge de la retraite, et il pèse 150 kilos.

Tout le monde rigole.

18 combats...

18 victoires...

18 K.-O.

Plus personne ne rigole.

Au milieu de pas mal de types faits pour être battus**, George le revenant compte tout de même une victoire sur Bert Cooper (à qui, pour parfaire son entraînement, Archie Moore a procuré quelques jours avant le combat des jumelles homozygotes nymphomanes, un baril de Bourbon et un sac à dos de coco), une autre sur Gerry Cooney (qui n'était pas remonté sur le ring depuis deux ans et demi) et une autre sur Adilson Rodrigues, classé n° 10 par la WBC.

Foreman maintenant, c'est « Big George », le type le plus sympa de la terre, le sage sur la montagne, l'idole des quadragénaires et des types dont les abdos se sont cavaleés depuis perpette, le public qui aimait le haïr adore l'aimer.

C'est surtout lui l'attraction, alors pas de raison de ne pas songer à l'aligner face à Mike Tyson, manque de pot pour la phynance, Tyson se fait ratatiner entretemps par Buster Douglas. Qu'à cela ne tienne – gros bidon contre tablettes de chocolat –, on lui oppose Evander Holyfield, le *body builder* le plus affûté que l'on ait vu depuis longtemps. Big George rigole en racontant qu'il fait son footing entre sa chambre et sa cuisine où sa femme a dû souder la porte de leur frigo pour qu'il ne le saccage pas de fond en comble. Donald Trump met onze millions de dollars sur la table pour voir qui de l'Holyfield chevelu ou du Foreman chauve va remporter la timbale... c'est plus du sport, c'est du spectacle. *That entertainment too* ! Trump, à cette époque pas très loin de la faillite, négocie une ristourne pour cause de Guerre du Golfe et, finalement, c'est pas du spectacle, c'est du sport ! Évidemment Big George perd, mais Foreman est loin d'être ridicule à tel point que – « Tant que je gagne, je joue », dit le type qui met des pièces dans le distributeur automatique – le vieil homme continue sa tournée des grands ducs. Trois combats victorieux où il ramasse des millions à la pelleuse sans enchaîner plus de deux coups et on lui oppose Tommy Morrison qui a vingt ans de moins que lui, Big George tient le coup tant bien que mal, suffisamment bien pour qu'on lui propose de disputer encore un autre championnat du monde en se disant qu'évidemment il le perdrait, mais qu'il y aurait du monde dans la salle et devant les écrans. Ce qui ne manque pas.

Ce sera contre Michael Moorer, le premier champion du monde poids lourd gaucher qui est entraîné par Teddy Atlas, le seul à se méfier comme la peste de l'expérience de Foreman et de sa désormais roublardise.

Le 5 novembre 1994, Big George qui ne déteste pas les gestes symboliques enfile le short de velours rouge ceinture bleue sur lequel on pouvait encore lire : « George Foreman Champion poids lourd », le même qu'il portait un soir à Kinshasa, le soir où il s'est soumis au « Greatest » plus qu'il n'a été battu par Muhammad Ali. Contre toute attente, les coutures du short tiennent... et le type à l'intérieur aussi, pendant neuf rounds, Big George endure et puis, à la dixième reprise, il se crée l'ouverture, sa droite jaillit – lentement – et Crac ! Boum ! Moorer s'écroule.

À la surprise générale, Big George est de nouveau champion du monde.

À 45 ans***.

Après... évidemment, il faudrait que ça s'arrête, mais pourquoi Big George arrêterait puisque les billets verts continuent de pleuvoir : pour 10 millions de dollars, il défend une partie de son titre contre Axel Schulz qui en touchera 350 000, même s'il est déclaré vainqueur, tout le monde sait qu'il a perdu ; il boxe à Tokyo contre Crawford Gimsley ; il bat Lou Savarese et il avait sûrement gagné son dernier combat (défaite aux points face à Shannon Briggs et ses *dreadlocks*), mais, même s'il avait choqué le monde (*I shook the world too !*) en battant Michael Moorer, il ne s'était jamais montré aussi formidable que le 19 avril 1991 au Convention Center d'Atlantic City, où il allait mener la vie dure à Evander « The Real Deal » Holyfield.

17 ans après Kinshasa.

14 ans après avoir vu Dieu.

*« Si l'Islam nous a donné les mathématiques,
le christianisme nous a donné le Grill George Foreman. »

**« On dit que je boxe des types sous assistance respiratoire,
c'est faux, j'attends qu'ils soient sortis depuis huit jours. »

*** Après tout, Jack Nicklaus a gagné les Masters à 46 ans
et, à 67 ans, Emerson Fittipaldi a repris le volant aux Six heures de Sao Paolo

Foreman (Yuri)

« Il y a au moins trois douzaines de rabbins
qui frappent davantage que Yuri Foreman. »

George Kimball

Il a arrêté la boxe deux ans pour devenir rabbin. Ensuite, il a gagné deux combats faciles et puis il a disputé un championnat du monde qu'il a perdu... par K.-O. Yuri Foreman est un cas, né à Gomel en Biélorussie, émigré en Israël à neuf ans (« En Russie, vous êtes juif, c'est marqué sur votre passeport, en Israël, vous êtes russe »). Après avoir remporté trois fois le titre israélien amateur (« La boxe n'est pas très populaire en Israël, alors je m'entraînais dans une salle arabe... je voyais bien qu'ils me haïssaient, mais on a fini par devenir potes »), Yuri Foreman s'est retrouvé à Brooklyn lorsque ses parents ont cédé au rêve américain... il serait plus juste de dire que Yuri a quitté Israël pour ne pas faire son service militaire.

Yuri s'entraîne au Gleason's Gym, en même temps il étudie avec le Rabbi DovBer Pinson, il remporte sa première ceinture (WBA) le 14 novembre 2009. À cette occasion, il devient le premier Israélien champion du monde, le second Juif orthodoxe après Jackie « Kid » Berg à détenir un titre mondial.

Lehaïm !

À la question : « Qu'est-ce que ce titre a changé dans votre vie ? », Yuri Foreman répondra : « J'ai l'impression que les gens m'écoutent un peu plus, mais ma femme me demande toujours de descendre la poubelle ! »

À part ça, Yuri Foreman est un jeune homme comme les autres : il porte sa casquette à l'envers, il fait du fixie, il a un site web, un iPhone™ et un Mac Book™. Marié à Leyla Leideker, un mannequin hongrois n'aimant pas descendre les poubelles, neveu de Bob Arum, il fera de nouveau affluer les Juifs new-yorkais dans les salles de boxe pour assister aux réunions au cours desquelles il marche vers le ring au son du *shofar* et fait résonner *Hatikva*, l'hymne national israélien lors des présentations, ce qui n'était jamais arrivé auparavant.

Manny Pacquiao refusera de le rencontrer en 2010 : « Trop grand... j'aime pas son style ! », ce à quoi Yuri rétorquera : « C'est le meilleur compliment qu'on m'ait jamais fait ! » Son style, justement, c'était boxer plus que frapper, se servir, surtout, de ses jambes plutôt que de ses poings, ce qui lui vaudra de subir une punition inutile lors de son combat contre Miguel Cotto, Arthur Mercante Jr refusera de l'arrêter par pure stupidité alors que Yuri boxe sur une seule jambe (déchirure des ligaments du genou), l'encourageant même à continuer : « Allez, mon gars ! », « T'as besoin de plus de temps ? », « T'es bien là... j'veux pas te voir perdre comme ça ! », « Allez champion ! ».

Dans le vestiaire de Foreman, l'arbitre aura le droit de se faire remonter les bretelles par un battant blond... Leyla Leideker.

– Vous auriez dû l'arrêter.

– Il risquait rien...

– Qu'est-ce que vous en savez ?

– Chaque fois qu'il s'est relevé, il frappait...

– Ça n'a pas de sens... qu'est-ce que vous croyez qui allait arriver ? Un miracle ?

Victoire du mannequin hongrois par abandon, Arthur Mercante Jr a pris la porte et le docteur a fait sept points à l'arcade gauche de Yuri Foreman.

Bob Arum se montrera déçu de l'affluence au tout nouveau Yankee Stadium (20 272 spectateurs au lieu des 35 000 espérés), la communauté déçue du résultat.

Mal remis de sa blessure, Yuri perdra le combat suivant neuf mois plus tard à Las Vegas face à Pawel Wolak. À l'issue de cette défaite, il arrêtera les frais deux ans. Il gagnera quatre combats faciles en 2013 avant d'arrêter deux ans une deuxième fois, de gagner deux combats faciles en 2015 et 2016 et de perdre par K.-O. au quatrième round face à Erislandy Lara en 2017.

À 37 ans, sa carrière semble être derrière lui, mais avec un rabbin, on ne sait jamais...

Shabbat Shalom !

PS : La preuve, le 5 décembre 2020, Foreman est monté sur le ring du Kentucky Center for African-American Heritage de Louisville pour affronter Jeremy Ramos qui avait perdu ses trois derniers combats, victoire aux points ; six mois plus tard et pour un titre improbable (UBO), il sera battu par Jimmy « Quiet Storm » Williams, un ancien footballeur de haut niveau.

Forrest (Vernon)

Il avait beau être surnommé « La Vipère », Vernon Forrest travaillait dans l'humanitaire, c'était son job, il s'était engagé très jeune auprès de « Destiny Child », un programme d'accompagnement de débiles mentaux. Les gosses l'adoraient et il adorait les gosses.

Sélectionné aux Jeux olympiques de Barcelone (1992), d'après Evander Holyfield il était le seul à ne pas sembler ridicule face à Pernell Whitaker et pourtant, victime d'une intoxication alimentaire, il sera battu au premier tour.

Vernon Forrest a été champion du monde poids welter WBC en battant Shane Mosley, à l'époque invaincu et considéré comme le meilleur boxeur en activité, il gagnera la revanche six mois plus tard, mais à la surprise générale, l'année suivante, il perdra deux fois face à Ricardo Mayorga.

Souvent blessé au coude et à l'épaule, il subira de nombreuses opérations qui le tiendront longtemps à l'écart des rings, il récupère néanmoins un titre mondial dans la catégorie des super-welters en 2007 avant de le perdre puis de le récupérer face à Sergio Mora en 2008.

Le 25 juillet 2009, Vernon Forrest regonfle un pneu de sa Jaguar XF noire dans une station-service d'Atlanta, agressé par trois hommes, il réplique. Échange de coups de feu. « La Vipère » est tuée, ses agresseurs, Jquante Crews, Demario Ware, ont été condamnés à la prison à vie, Charmon Sinkfield, le tireur, échappera de peu à la peine de mort, il sera finalement condamné à perpétuité, sans remise de peine possible.

« Le pire, dira son cousin, Michael Vail, c'est que vous aviez pas besoin de menacer Vernon, il suffisait de le lui demander et il vous aurait donné ce que vous vouliez. »

Foster (Bob)

Le problème du « Shérif d'Albuquerque », c'est que, pour un poids mi-lourd, il était très grand (plus de 1 mètre 90), mais que pour un poids lourd, il n'était pas très épais.

Le problème de Bob Foster, c'est qu'en mi-lourd, personne ne voulait le rencontrer*, mais qu'aucun poids lourd n'avait peur de lui.

Le problème de Bob Foster, c'est qu'en mi-lourd, les bourses ne sont pas excellentes, mais qu'en lourd, il ne valait pas un kopeck.

Le problème de Bob Foster, c'est qu'il était un frappeur exceptionnel en mi-lourd, mais qu'il n'encaissait pas très bien en poids lourd.

Le problème de Bob Foster, c'est qu'il était maso et voulait à tout prix être reconnu dans une catégorie où il n'avait rien à faire !

Le problème de Bob Foster c'est qu'il était coincé, qu'il aurait beau essayer de boire de la bière, il ressemblerait toujours à un « tuyau avec des oreilles ».

Le problème de Bob Foster, c'est qu'il n'avait que des problèmes.

Quasiment imbattable en mi-lourd après qu'il eut réussi le crochet du gauche parfait face à Dick Tiger, K.-O. pour la première fois de sa carrière, Foster finira à quatre pattes chaque fois qu'il rencontrera un poids lourd d'envergure : Doug Jones, Ernie Terrell, Joe Frazier, Muhammad Ali.

Pour se consoler, il pouvait toujours se raconter qu'il avait été le seul à faire couler le sang du « Greatest », mais dans les vestiaires, après son combat contre « Smokin' Joe », en le voyant tenter d'enfiler ses chaussures, son entraîneur, Billy Edwards, lui a demandé : « Tu fais quoi là ? »

– Tu vois bien, non ? Je me prépare...

– C'est pas la peine mon garçon, le combat est fini.

Évidemment, Bob Foster n'a pas cru Billy Edwards tout de suite.

Il n'empêche que « Le Shérif d'Albuquerque » a été l'une des silhouettes les plus élégantes à se produire sur un ring.

* Il faudra qu'il attende huit ans et qu'il boxe *à ses frais* pour avoir le droit de disputer le titre.

Foster (Vince)

Une espèce de James Dean. Indien, né à Omaha (Nebraska) le 18 juillet 1927, grandi sous un toit de toile goudronnée, voyou repenté, touché par la grâce dans une église désaffectée, évangéliste (il offrait la Bible à ses adversaires), accusé de viol aux portes de la gloire, un long article dans *LIFE*. Mort dans un accident de la route à 21 ans, deux filles converties de fraîche date à ses côtés.

Foule

N'importe quelle foule assistant à une réunion de boxe est, pour l'essentiel, composée d'éminents spécialistes et d'un nombre d'arbitres considérable. Malheureusement, vous serez toujours assis entre un tacticien qui crie : « Tue-le ! » et un ancien pratiquant (deux combats, une défaite, un match nul) qui hurle « Au buffet ! » sur l'air des lampions. Un seul conseil : préférez être pris pour un crétin plutôt que donner votre avis ou avancer un quelconque jugement, c'est le seul moyen de passer une soirée tranquille. Si vous êtes accompagné d'une femme, vous serez emmerdé à la hauteur de ses charmes.

Fox A. (James)

Rédacteur en chef de *Magnum Europe*, il est l'auteur d'un livre de photos en noir et blanc sur la boxe (*Ringside*). Fasciné par la boxe et les boxeurs, il était visiblement amoureux de Joël Bonnetaz qu'il a photographié sous toutes les coutures.

Fox (Tiger Jack)

On ne sait pas trop quand il est né (1900 ? 1901 ? 1907 ?), peut-être en Indiana ou alors dans le Minnesota, on ne sait pas trop combien il a disputé de combats, peut-être 330 dont 181 sont comptabilisés.

Ce qui est sûr, c'est qu'il boxait alors qu'il avait largement dépassé l'âge de le faire, qu'il était l'un des meilleurs boxeurs de contre de son époque (début en 1928, dernier combat en 1950), la foule le huait constamment, mais il n'en avait rien à secouer, il continuait de boxer les poings à la hauteur du genou et il s'accrochait souvent aux cordes d'une main pour boxer (n'importe comment, on aurait dit qu'il actionnait une pompe) de l'autre. Il a été managé par Jack Dempsey dans les années 30. En 1939, deux mois avant la seule chance qui lui ait jamais été donnée de remporter un titre mondial, il avait été poignardé par une femme jalouse, seulement trois titres régionaux à son palmarès : Alaska, Indiana, Washington.

Employé par la police de Spokane pour procéder aux arrestations difficiles.

Mort à 47 ou 54 ans (au choix).

Fragile

*Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.*

*Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.*

*Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute ;
N'y touchez pas, il est brisé.*

Souvent aussi la main qu'on aime,

*Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;*

*Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde ;
Il est brisé, n'y touchez pas.*

Sully Prudhomme

Française (Boxe)

Il est des sports qui se traîneront toujours la même image, quoi qu'ils fassent pour la changer. Qui dit « boxe française » voit rappliquer aussitôt les poncifs Belle-Époque par tombereaux entiers : les apaches de barrière (la banlieue d'avant), Casque d'Or, les moustaches en guidon de vélo, Milord l'arsouille, Jésus la Caille, Hector Guimard, les réverbères à gaz et, bien entendu, les Panhard et Levassor que l'on démarrait à la manivelle, et les Brigades du Tigre.

Tout cela est bien dommage car il y a longtemps qu'il n'est plus d'usage d'aller chercher la boxe française au rayon des curiosités modern-style et des amusettes pour nostalgiques. La boxe française est un très joli sport qui, contrairement à beaucoup d'autres sports de combat, peut être pratiqué par tous, sans adopter en prime l'idéologie foutraque accompagnant ses succédanés orientaux, mais c'est aussi un sport à part entière, redoutablement efficace, il suffira à celui qui en doute d'encaisser un chassé médian pour en être définitivement persuadé.

En se refusant à devenir professionnelle, la boxe française a certes définitivement perdu son combat contre la boxe anglaise, mais la vogue des arts martiaux l'a fait sortir du ghetto où elle stagnait depuis la Seconde Guerre mondiale. Une nouvelle génération de pratiquants l'a rendue plus rugueuse, et quasiment résolu le problème des enchaînements pieds-poings qui étaient, jusqu'il y a peu, assez académiques.

Spectaculaire et proche de la chorégraphie à l'entraînement, son spectacle en compétition est plus confus, l'efficacité et la rapidité prenant le pas sur le joli geste. Pour peu que les deux adversaires soient des battants, on n'est parfois plus très loin des confuses mêlées du samedi soir au sortir du bal.

Pour peu que Saïd et Mohammed abandonnent le karaté pour s'y mettre, le fils du traiteur-plats à emporter cambodgien va laisser tomber la boxe thaï... Enfin quelque chose de typiquement français qui peut plaire à ceux qui ne le sont pas encore... de quoi faire rêver les éducateurs spécialisés, les grands frères et les adjoints au sport des « territoires ».

Francis (George)

Le premier entraîneur anglais à s'être intéressé aux boxeurs de couleur. « Ça semble bizarre aujourd'hui, mais dans les années 60, les boxeurs noirs ne pouvaient pas trouver de combats ! »

George Francis est associé, entre autres, aux carrières de Frank Bruno, John Conteh, John Mugabi et Bunny Sterling.

Après avoir perdu sa femme et l'un de ses fils, George Francis a sombré dans la dépression. Il a été retrouvé pendu à son domicile du nord de Londres où il vivait seul.

Il avait 73 ans.

Francis (Julius)

Francis (Kid)

Difficile de mieux débiter dans la vie que Kid Francis puisque le Kid s'appelait en réalité Francesco Buonaugurio ! Il aurait été le neveu (ou bien le cousin) de François Spirito, ce qui peut toujours être utile lorsque l'on grandit à Marseille. La suite confirme plutôt son heureux patronyme, sans compter que le Kid n'est pas trop maladroit les gants aux poings : 133 combats, 103 victoires, 14 matchs nuls et seulement 16 défaites dont 3 devant Al Brown (avec débordements sur la Canebière à la clé). Kid Francis a boxé un peu partout, dont 27 fois à New York, il a fait la couverture de *Ring* en juin 1937, il battu des boxeurs de la trempe de Fidel LaBarba, Emile Pladner, et remporté le championnat de France face à André Routis. La suite est plus dramatique, arrêté par les Allemands à Paris, Kid Francis sera assassiné à Auschwitz comme Victor « Young » Perez qui l'avait battu dix ans plus tôt, le 16 octobre 1943 au Palais des Sports de Paris. Selon des sources différentes, il est arrêté le 23 janvier 1943 dans un café lors de la rafle d'évacuation du Vieux Port de Marseille. Déporté à Sachsenhausen le 28 avril 1943 (matricule 64 769) ; transféré à Buchenwald le 4 février 1945, puis le 18 février au camp annexe de Langenstein, il serait mort le 16 avril 1945 à Trossin au nord de Leipzig au cours de la « marche de la mort » et n'aurait donc pas pu boxer pour « distraire » les membres de la S.S.

Frazier (Joe)



« Joe Frazier, c'est Jack DeJohnette. »

Mark Merella

« Frazier est le seul Noir qui n'a pas [le sens du rythme](#). »

Muhammad Ali

« Smokin' Joe » a disputé peu de combats : 37 en tout (32 victoires, 4 défaites et un nul), mais beaucoup sont restés célèbres : ses trois combats contre Ali et ses deux défaites face à George Foreman. Frazier a longtemps été éclipsé par Ali, plus brillant, plus charismatique, plus « pop », mais les choses évoluent, on commence à réviser les mérites d'Ali et l'on reconnaît davantage ceux de Frazier. Joe est le prototype du boxeur *vintage*, un jour ou l'autre il sera à la mode.

« Billy Boy » était le douzième enfant de Dolly Aston et de Rubin Frazier, ils vivent entassés dans une cabane en planches à Beaufort (Caroline du Sud). L'arbre, la terre nue, les crevasses, le chien jaune aux longues oreilles découpées endormi sous le plancher de guingois du porche, quatre poules mitées, le bec entr'ouvert, leurs fientes. Le père est métayer, amputé de l'avant-bras, il s'éreinte à cultiver le coton avec ses deux mules, Buck et Jenny. Joe l'aide comme il peut, ce sont les travaux de la ferme qui construiront le physique exceptionnel de Joe, pas très grand pour un poids lourd, mais muni d'une puissance rare et d'une résistance à toute épreuve. Un accident lui interdisant d'étendre à fond son bras gauche en fera une figure particulière, celle du vrai gaucher boxant en droitier. On ne pourra jamais le comparer à une Porsche ni même à une Jeep, mais à un Massey-Ferguson, oui ; on ne pourra jamais le comparer à Willie Pep ou à « Sugar » Robinson, à Rocky Marciano, si.

À quinze ans, Joe quitte Beaufort, la misère rurale, les mules, le gruaux et la gnole distillée dans la grange pour Philadelphie et la misère urbaine.

« J'aurais préféré me battre avec un gorille qu'avec Joe Frazier »

Terry Daniels

En amateur, il bénéficiera du forfait de Buster Mathis et représentera les États-Unis aux Jeux olympiques de 1964, il reviendra de Tokyo avec la médaille d'or* et se fera virer de son boulot aux abattoirs à cause de son pouce cassé en demi-finale contre un Russe. Il passe pro l'année suivante et il a vite fait de faire le vide dans les rangs. Cinq ans plus tard, il est champion du monde, seulement chaque fois qu'il gagne un combat, il y a toujours un type pour gueuler du fond de la salle, les mains en portevoix : « Ali te botterait le cul, connard ! » Personne ne le considérait comme le « vrai » champion du monde, surtout pas la communauté afro-américaine ; le vrai champion du monde c'était Ali, qui avait été dépouillé de son titre après son refus de servir dans l'armée. Frazier avait toujours été sympa avec Ali, il respectait ses convictions religieuses, même si elles n'étaient pas les siennes (il était baptiste), il avait refusé de participer au tournoi de la WBA qui devait désigner son remplaçant, il lui avait même prêté du fric, alors, lorsque Ali a commencé à le traiter d'« Oncle Tom » et d'« ignorant », soi-disant pour vendre les billets de leur rencontre (qui étaient tous vendus), il a littéralement péti les plombs... Il était noir, beaucoup plus noir qu'Ali, son manager était noir, son entraîneur était noir, sa femme était noire, son entourage était noir, sa culture était noire et ce « quarteron » qui n'avait jamais foutu les pieds dans le ghetto et jamais travaillé de sa vie lui assignait le rôle de « traître à sa race », de leader des « forces de la réaction », de... BLANC ! De quoi fumer par les narines et les oreilles comme un taureau de dessin animé, allumer le foyer d'une haine éternelle.

La première rencontre entre deux rois invaincus, payés deux millions et demi de dollars chacun, s'est tout de suite présentée comme exceptionnelle, c'était le match parfait entre la vitesse et la puissance, le grand et le petit, le bûcheron et le danseur, le taiseux et la grande gueule, l'artiste et le tâcheron, mais aussi le combat entre le déserteur et le patriote, le blues et le be-bop, l'oppression et la libération, les faucons et les colombes, les démocrates et les républicains, les gauchistes de Park Avenue et la majorité silencieuse de Richard Nixon... le Bien et le Mal ! Tout ça le 8 mars 1971 dans un Madison Square Garden bourré jusqu'à la gueule où tout le monde était là, d'Elvis Presley à Frank Sinatra, de Ted Kennedy à Salvador Dali.

King Kong contre le Petit Prince

Les premiers rounds ont beau avoir été pour Ali, il encaissera plus de coups en quelques minutes qu'il n'en avait jamais reçu durant toute sa carrière et Smokin' continuait de fumer. Le dernier round, Frazier a cueilli Ali avec le meilleur crochet gauche de la décennie... de plein fouet ! L'in vraisemblable s'est produit, Ali était sur le cul. Il a eu beau se relever tout de suite, Frazier l'avait envoyé à terre et gagné le combat par la même occasion. À l'issue de la rencontre, Joe avait la tête comme s'il l'avait fourrée dans une ruche, Ali n'avait pas la force de s'habiller tout seul, ils sont tous les deux partis à l'hôpital.

Après avoir gagné deux combats faciles, Frazier a eu la mauvaise idée d'affronter George Foreman, d'ordinaire Joe pouvait encaisser trois coups pourvu qu'il puisse en donner un, contre Foreman, personne ne pouvait encaisser trois coups à la suite... « Smokin' Joe », soulevé de terre six fois en quatre minutes et trente-cinq secondes, sera battu à la deuxième reprise**.

La spirale de l'échec était entamée, elle ira en s'accélégrant et ne durera que trois ans : Joe perdra la revanche contre Ali, une démonstration de lutte gréco-romaine assez ennuyeuse dont les deux protagonistes furent assez satisfaits qu'elle se termine sans trop de dégâts pour l'un comme pour l'autre ; il perdra la belle à Manille dans un combat où chacun côtoiera l'abîme, et sera de nouveau pulvérisé par Foreman le 15 juin 1976... c'est tout ! Il essaiera bien, cinq ans plus tard, de revenir au sommet en trois combats... ça, c'était le plan, mais qu'il trébuche à la première marche (Floyd « Jumbo » Cummings) sera suffisant pour que Frazier se rende compte qu'à partir d'un certain âge, il ne fallait plus rêver ou alors qu'il fallait boire pour ça. Joe ne s'en est pas privé, il est mort d'un cancer du foie le 7 novembre 2011. Muhammad Ali assistera à ses funérailles à l'Enon Tabernacle Baptist Church.

* Il sera donc le premier champion olympique poids lourd à gagner le titre mondial dans la même catégorie.

** Devenant ainsi le premier champion olympique poids lourd battu en championnat du monde par un autre champion olympique poids lourd.

Frazier (Marvis)

« L'un des plus beaux boxeurs amateur du monde. »

Mort Sharnik

Fils du précédent, entraîné par le précédent, ce qui n'est peut-être pas la meilleure chose qui lui soit arrivée.

Marvis passera professionnel en 1980 après une jolie carrière amateur, 58 combats, 56 victoires dont certaines contre de futurs champions du monde : Tony Tucker, James « Boncrusher » Smith, Tony Tubbs et Tim Witherspoon.

C'est à partir de là que les problèmes vont commencer pour ce trop gentil garçon et ce fils modèle...

Jusque-là Marvis était entraîné par George Benton, en tablant sur les qualités de Marvis, il en avait fait un styliste, quand Joe prendra le relais, il essaiera d'en faire ce qu'il était lui-même... un battant ! oubliant que le jeune homme n'avait ni sa puissance, ni ses qualités d'encaisseur, ni son crochet gauche.

La carrière du jeune homme sera interrompue deux ans pour soigner une hépatite virale. Il la reprendra en février 1983, dix mois plus tard, pour son dixième combat il se retrouve en face de Larry Holmes, vaincu en quarante-quatre combats, champion du monde depuis cinq ans...

750 000 dollars.

K.-O. à la fin du premier round.

Marvis pleure à chaudes larmes, honteux d'avoir couvert sa famille de ridicule devant des millions de téléspectateurs

Dix mois d'arrêt.

Quelques combats pour se remettre en jambes et il affronte Mike Tyson, vaincu en 24 combats, dont 22 gagnés avant la limite...

250 000 dollars

K.-O. en trente secondes.

« Je sais qu'il m'a touché en uppercut, mais je l'ai pas vu venir... »

Un an d'arrêt.

Il reprend sa carrière, mais après trois victoires sans guère de sens, il arrête sagement les frais.

Le fils n'est pas le père, Marvis ne serait jamais Joe, il a fallu que Joe s'y fasse.

Marvis Frazier a été ordonné pasteur de l'église pentecôtiste de Philadelphie, il a entraîné sa sœur qui était plus motivée qu'il ne l'était lui-même, il s'occupe de l'entreprise familiale de location de limousines.

Fullmer (Don)

Moins connu que son frère Gene, meilleur que le troisième frère, Jay, Don Fullmer a été un bon boxeur. Il a battu Emile Griffith, Joey Archer, Carl « Bobo » Olson et Jimmy Ellis, fait match nul avec Gustav Scholz, mais il a été battu par Nino Benvenuti (deux fois, dont une pour le titre mondial des poids moyens), Dick Tiger et Jose Torres.

Fullmer (Gene)

« Ray Sugar Robinson réussit le meilleur [crochet du gauche](#) de toute l'histoire de la boxe et c'est sur moi qui le prend ! Après ? après... moi, j'suis assis, peinard, sur mon tabouret et je demande à Marv Jensen : pourquoi Robinson s'échauffe pendant la minute de repos ? Qu'est-ce que tu veux dire ? il me répond. Tu vois pas, j'lui dis, il arrête pas de sauter en l'air. Il est content, il t'a mis K.-O, il me fait... Pourquoi l'arbitre m'a arrêté ? je lui demande... parce qu'il a compté jusqu'à 11, il me répond. *Ring* a fait toute une histoire de ce crochet... ils avaient même prévu une récompense, comme Ray était mort, ils me l'ont refilée ! »

Gene Fullmer est décédé le 27 avril 2015.

Fury (Tyson)

Avec un nom pareil, ses adversaires n'avaient pas de quoi être rassurés, quand ils le rencontraient, c'était pire, l'engin culmine à 2 mètres 06, il est gaucher, mais peut boxer en droitier, il est très rapide pour un type de son gabarit, il frappe bien sûr (à son poids à peu près tout le monde frappe), mais il est plutôt bon technicien et, surtout, il est complètement cinglé.

Après avoir battu un Wladimir Klitschko en fin de parcours et être devenu champion du monde, la vie de Tyson Fury allait sombrer dans la plus extrême confusion. Profondément déprimé, contrôlé positif à la cocaïne, alourdi d'une bonne trentaine de kilos, le Gitan multiplie les déclarations scabreuses, se déclare pour la légalisation de la drogue et de la zoophilie (« Puisque tout est autorisé, comme ça, ce sera plus clair »), assimilant au passage l'homosexualité à la pédophilie, condamnant l'avortement, invitant ses détracteurs (une « bande de branleurs ») à lui lécher les couilles avant de terminer sur quelques saillies anti-sémites du meilleur effet : « Ils ont les banques, les journaux et la télé et en plus, ils ont tué Jésus ! »

Pas grand monde n'ose le contrarier sinon par Internet interposé : 138 000 signatures sur le site Change.org.

– Homophobe, moi ? Ça va pas... si Jésus aime tout le monde, j'aime tout le monde aussi !

À la suite d'un contrôle positif à la cocaïne (« Je soigne ma dépression »), Fury est suspendu et raccroche les gants, mais le 16 janvier 2018, il annonce son retour sur les réseaux sociaux. Tout le monde rigole, Deontay Wilder lui conseille de maigrir, il perd 60 kilos, dispute deux combats de préparation à sa main et le 1^{er} décembre, il rencontre son « diététicien », titre en jeu. Fury domine outrageusement le combat, mais il est compté deux fois à la 9^e et à la 12^e reprise, il se relève chaque fois.

Match nul.

Tyson le furieux était donc toujours invaincu.

La revanche sera toute à son avantage, Wilder sera sauvé par ses hommes de coin à la septième reprise. Fury remporte la belle à l'avant-dernière reprise après avoir été à terre deux fois au quatrième round.

La trilogie est close, à son net avantage.

Avant de déclarer (*One more time* !) qu'il arrête les frais, le « Gypsy King » a uppercuté au sixième round Dillian Whyte qui n'aime pas les uppercuts (les deux seules défaites qu'il avait concédé auparavant l'avaient été sur uppercut).

Il se considère, désormais, comme une [légende vivante](#).

Futch (Eddie)

Ce petit homme (1 mètre 70) a battu Muhammad Ali deux fois.

– Techniquement, Ali est limité, beaucoup plus limité que beaucoup de boxeurs. Il a un style simple... il fait toujours la même chose, il le fait très bien, mais je le vois pas le faire contre mes boxeurs !

Ali était têtue, il a fait ce qu'il savait faire contre Joe Frazier et Ken Norton, deux boxeurs d'Eddie Futch et... il a perdu !

Pour être exact, Ali a perdu une seule fois (la première) contre Frazier et Norton, mais, chaque fois, il a gagné la revanche et la belle.

Pour être précis, Ken Norton a gagné les trois combats qu'il a livrés contre « Le plus grand » ; les juges ont été « éblouis » par l'effet Ali le 10 septembre 1973 au Forum d'Inglewood et, surtout, au Yankee Stadium le 28 septembre 1976. *Boxing Monthly* classera cette décision (Ali vainqueur aux points à l'unanimité) parmi les plus discutables qui n'aient jamais été prononcées.

Un, deux, trois, quatre !

Eddie Futch a gagné une fois contre Ali par Frazier interposé et trois fois par Norton interposé.

Pour être complet, Eddie Futch est *aussi* resté célèbre pour avoir retenu Joe Frazier dans son coin lors de *Thrilla in Manila*.

– Reste assis, fils... ce que tu as fait ce soir, personne l'oubliera jamais !

Presque tous ses boxeurs l'appelaient « Papa ».

Avant qu'un docteur ne lui trouve un souffle au cœur, Futch était un bon poids léger amateur. À Detroit, de 32 à 36, il était le *sparring-partner* préféré de Joe Louis à cause de sa technique et de sa vitesse.

– Je lui disais... pourquoi tu prends pas un poids moyen ? ils sont largement assez rapides pour toi... il me disait, je peux les toucher comme je veux, quand j'arrive à te toucher, je sais que ça va au poil !

Trop petit pour le basket où il excellait, un souffle au cœur qui l'empêche de passer professionnel, il ne restait plus à Futch qu'à devenir l'un des meilleurs entraîneurs qui soit, à égalité avec Angelo Dundee et Gil Clancy (Mark Kram, *Sports Illustrated*) ; en 1997, il sera sacré meilleur entraîneur des soixante-quinze dernières années par *The Ring*.

Avant sa retraite en 1998, il entraîna 21 champions du monde.

Ses préférés étaient : Joe Frazier, « le plus gros cœur de tous, toujours à l'attaque, chaque entraîneur devrait avoir un Frazier dans sa vie » ; Michael Spinks, « pas très orthodoxe, mais il pouvait s'adapter à n'importe quel adversaire » ; Mike McCallum, « un boxeur intelligent, il vous fatiguait en bas et vous achevait en haut » ; Larry Holmes, « il savait apprendre de ses défauts et il était toujours en parfaite condition physique » ; Alexis Argüello, « tous les talents » ; Don Jordan, « mon premier champion en 58, un excellent boxeur qui n'a jamais montré tout ce dont il était capable » ; Hedgemon Lewis, « quand il mettait les gants, tous les autres l'admiraient » ; Maurice Blocker, « grand et maigre, il avait l'air de rien, mais il avait trouvé son truc » ; Marlon Starling, « il se déplaçait à la perfection, il contrôlait tout ! » ; Bob Foster, « un jeu de jambes formidable, et puis, quel punch ! »

Il avait un seul regret, avoir viré un gamin turbulent de sa salle à Detroit, le gamin s'appelait Walker Smith Jr, plus connu sous son nom d'emprunt : Ray Sugar Robinson : « Il avait tout, je lui ai vu faire des choses que personne n'avait jamais faites et que personne ne fera jamais ! » Calme, doux, tranquille, cultivé, Eddie Futch savait tirer le meilleur des boxeurs qui acceptaient de l'écouter et de ne pas foutre le bordel.

– Le truc, c'est d'apercevoir le talent où il est et de polir le caillou jusqu'à ce qu'il brille !
Eddie avait le truc.

Il est mort le 10 octobre 2001.